

1REVOLTÉ. **9**SUBVERSIF. **8**RADICAL. **4**SAUVAGE.

M1794-6-12,00 F

GLORIA

7 ANS DE
REFLEXION

■ **JOHN LYDON**

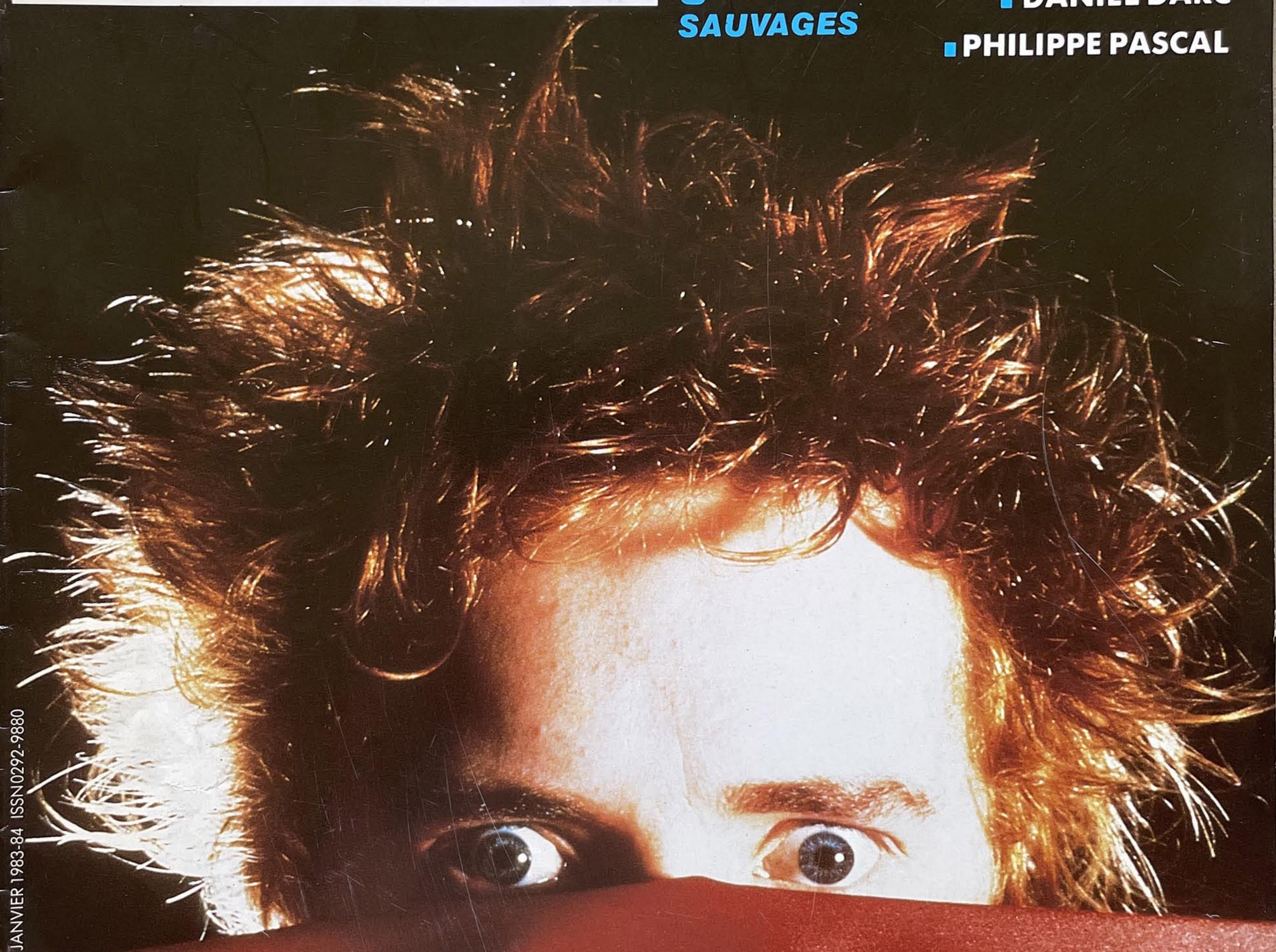
■ **MALCOLM
Mc LAREN**

3 GARÇONS
SAUVAGES

■ **JEAN-LOUIS AUBERT**

■ **DANIEL DARC**

■ **PHILIPPE PASCAL**



■ **J.L. GODARD**

■ **COCTEAU TWINS**

CARO.

WYATT.

MUTA.





REGGAE



JOHN HAMMOND



NEW ACOUSTIC MUSIC



CHRISTIAN SEGURET



NIGHT HAWKS

WIDESPREAD JAZZ ORCHESTRA

MUTABARUKA

ADA
PRODUCTION

BLUES -

LEHNEBACH



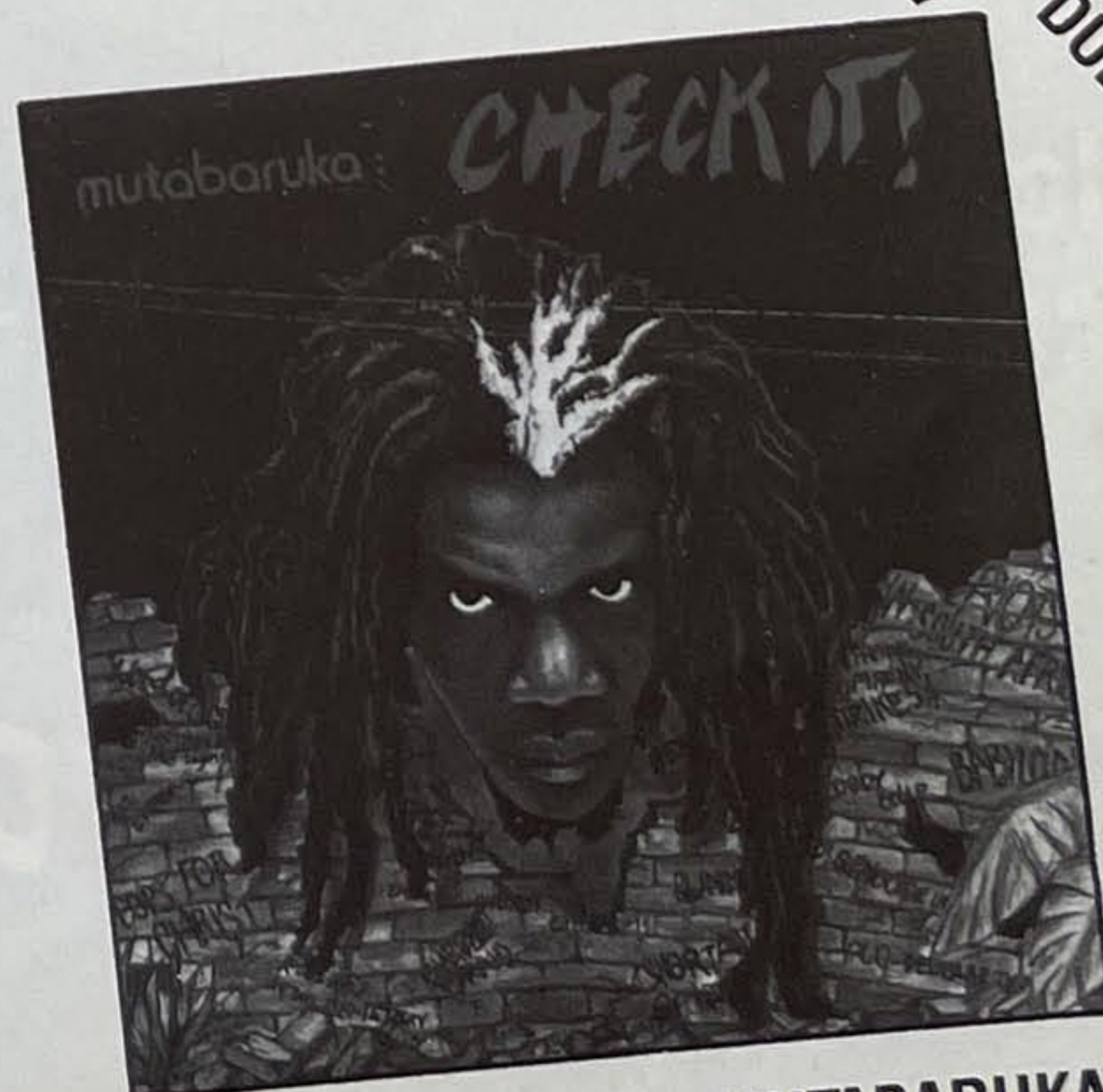
SWING

ROCK

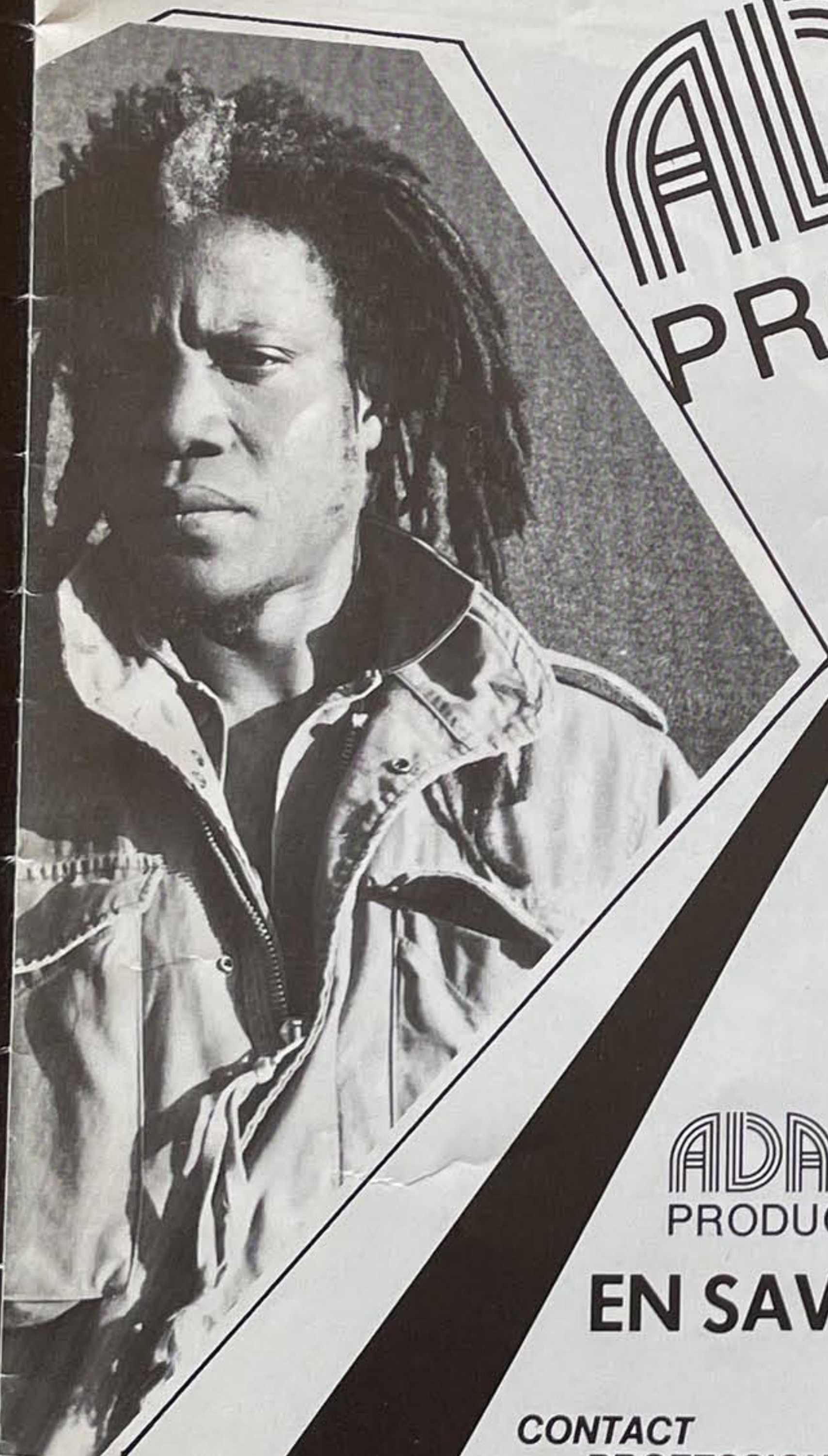
BELA FLECK



DUB POETRY



MUTABARUKA



**POUR
EN SAVOIR PLUS:**

CONTACT
PROFESSIONNELS, RADIO, DISQUAIRES
ARTISTES
PROMOTION: (1) 335.00.67
4, RUE FROIDEVEAUX
PARIS 75014 FRANCE

VENTE PAR CORRESPONDANCE:
ADRESSEZ-VOUS A:
ANARCHIE DES ACCORDS
13, VILLA St MICHEL
PARIS 75018 FRANCE

CATALOGUE: ENVOYEZ 5,00 F
EN TIMBRES.

Les LATINOS TRIOMPHENT



New-York

Madrid - Los Angeles - Sydney - Londres - Rome - Tokyo -

Coupe du Monde 83 :

Bambolero VAINQUEUR par K.O.

GLORIA

N° 6

EDITORIAL

1984 et quatre mots qui tombent dans leur sécheresse, leur violence: **SUBVERSIF**, **RADICAL**, **RÉVOLTÉ**, **SAUVAGE**. Mots choc pour une nouvelle année frontière. Mots pour symboliser une démarche, la nôtre et celles de nos invités qui tous, au long de ces pages en donnent une version différente mais malgré tout cohérente. D'abord Jim Morrison auquel nous dédions ce numéro: superbe bête de scène, beau et **RADICAL**, jusqu'au boutiste de ses fantasmes. Et ce qui ne gâche rien, on nous livre son **GLORIA**, inédit. John Lydon qui fait la couverture: en 77, il symbolisait la subversion avec comme maître d'œuvre, Malcolm Mac Laren, le terroriste. Sept ans après ils sont de retour, plus affûtés que jamais, frères ennemis à la ressemblance troublante. Toujours, Jean-Luc Godard, guérillero fou de cinéma, peut-être l'ultime cinéaste. **RÉVOLTÉ** Mutabaruka, le poète Rasta qui se dit prisonnier de la liberté et qui se refuse à voir le reggae réduit à un seul rythme musical. Autre partisan, artiste multi-médias, Caro qui veut lui aussi faire reculer les limites, toutes les limites. Que dire de Robert Wyatt qui, cloué dans son siège, choisit de ne pas se couper des



ILLUSTRATION PATRICK TANGUY

révolutionnaires. Et **SAUVAGES** nos trois stars françaises, J.-L. Aubert, Philippe Pascal, Daniel Darc qui jouent devant l'objectif, ce théâtre de la cruauté qui est l'essence même du rock. Ils s'exposent avec en écho la voix de Jim Morrison. Le numéro 6 de Gloria est bouclé. P.A.

SOMMAIRE

INSTANTS	page 6
MOTEURS	page 10
CINEMA	page 14
IMPACTS	page 16
CHOCs	page 18
BD	page 22
INTERVIEWS	page 24
MODE	page 27
MUZIK KRONIK	page 32
SCÈNES	page 34

Ce n° 6 de GLORIA a été réalisé sous la direction de PAUL ALESSANDRINI avec la participation de: PHILIPPE DJANOUMOFF, conception visuelle PATRICK TANGUY, maquette et Marjorie Alessandrini, Olivier Assayas, Philippe Blanchet, Pascal Bussy, Christian Copin, Francis Dordor, Alain Foucher, Jean Luc Fromental, Egon Kragel, Christian Perrot, Patrick Rognant. Gloria est édité par le G.L.O.R.I.A. association sans but lucratif. Adresse provisoire: 1, rue de Messine 75008 Paris. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: PHILIPPE DJANOUMOFF. Copyright Gloria International. Tous droits réservés. Dépôt légal à parution. Commission paritaire en cours. Photogravure, impression: La Croix du Sud. Composition: Typ'Avenir. Diffusion: NMPP. La rédaction accepte volontier l'envoi de textes et de photos mais ne saurait en être responsable. Joindre une enveloppe timbrée avec toute demande de renseignements. I.S.S.N. 0292-9880.

HARE NINA! Nina Hagen, c'est la rencontre de Bertolt Brecht et de Pippi Langstrumpf. C'est aussi Lolita à la fête de Treptow. Le baroque forain des flonflons et du schnaps.

— "Je ne suis pas une putain politique," minaude-t-elle. Nina Hagen, c'est le triomphe du mauvais-gout sur la morale. Lorsque la dissidence prend des airs de kermesse. A mi-chemin entre Méduse et Pimprenelle, la diva kitschissime bouscule tout, oscillant du bréviaire aux blasphèmes. Une âme de communiant pour un rêve bâti d'hérésies.



— "Quelque chose s'est ouvert en moi et j'ai compris que ma tâche ici-bas était d'aider les êtres malheureux et défavorisés".

A Paris pour la promotion de son dernier Album intitulé *Angstlos (Sans Peur)*, Nina Hagen explique qu'elle tourne résolument son regard vers les hautes limbes célestes. L'heure est au positivisme, un don de soi et à l'Amour Universel. Une nouvelle philosophie pour une nouvelle musique.

— "J'ai choisi de faire de la Disco pour que ma musique soit diffusée en discothèque. C'est l'endroit où le rock se réfugie aujourd'hui. C'est aussi là que les gens viennent danser au rythme de l'Univers".

Nina rappe. Nina miaule. Nina hurle. Nina feule. Une voix vertigineuse en cotillons de carnaval servie par une production de prestige. Giorgio Moroder lui-même, Maître à danser planétaire. Du funk psychédélique au Cabaret Bavarois, l'alchimie est foudroyante. L'efficacité défie la raison et tout est alors permis, même la "discoïstation" débridée des poussiéreuses mantras d'Hare Krishna.

— De toute façon, je ne peux rien dire. Ce n'est pas moi qui décide. Je suis l'esclave de Dieu. Ce que je crée est le résultat d'une association entre Lui et moi. Rien d'autre à ajouter sinon qu'elle travaille aujourd'hui pour fonder sa propre chaîne de télévision afin d'y convier ses amis extra-terrestres. Et qu'elle projette de monter un Rock-Opéra au printemps 1984.

— "Avec Lene Lovich, Steve Strange, David Bowie, Klaus Kinski et Bette Midler" précise-t-elle. E.K.

TINTIN. En ce temps là, la B.D. était encore la récompense accordée aux enfants sages, avec les papillottes de Noël, le sucre candi et les oranges douces. Les petits Belges en culottes courtes et chaussettes blanches suivaient avec passion les aventures d'un boy-scout nommé Tintin... C'est tout le parfum d'une époque qu'on retrouve dans *Le Monde d'Hergé* de Benoît Peeters une bible pour les tintinologues avec des centaines d'images inédites, cartes de vœux ou pubs des années 30 dûes au crayon de Georges Rémi et de son équipe; sans compter les couleurs pastel des couvertures du *Petit Vingtième* qui ont le charme des pages jaunies. Ajoutez à cela deux rééditions: *Tintin au Congo* et *Tintin en Amérique*, sous leur forme originale: avant le réalisme des albums d'aujourd'hui, deux petites merveilles de grâce stylisée, de fraîcheur et d'humour scout à lire au second degré. Quand la B.D. était encore innocente... M.A.

Benoît Peeters, Le Monde d'Hergé (Casterman)
Les aventures de Tintin, reporter du Petit Vingtième, au Congo
Les aventures de Tintin, reporter du Petit Vingtième, en Amérique (Casterman).

les aventures de TINTIN reporter du petit "vingtième." EN AMÉRIQUE



LES ÉDITIONS DU PETIT "VINGTIÈME"

LA SEBALE. Inventée par JACK VANCE, dans "MARUNE ALASTOR 933", la SEBALE est une nuit plus noire que les autres, où toutes les exactions sont permises: viols, pillages et meurtres, à la faveur des ténèbres, les adeptes de cet ultime défouloir, pratiquent tous les rites et dépravations interdites, habillés de circonstances, avec le consentement des victimes qui laissent leurs portes ouvertes. PHILIPPE et ALEX font mieux, ils organisent une fois par semaine (le jeudi) une SEBALE close, à l'OPERA NIGHT, avec une attraction musicale en prime. Suite attendue de la CABBALLE, la première expérience sur le modèle du BATCAVE londonien: pour la musique (rock gothique, moyenâgeux...), le look (after-punk romantique, clochard trashy, billy boys) et la formule bon marché à l'image de notre crise (35FR plus une consommation pour les groupes français, 50FR pour les étrangers). Le cadre est superbe avec ses

lustres, balcons et lasers, et apporte une note de grandeur perdue et de luxe dérisoire à l'ensemble. On évite le sempiternelle plan garage zonard avec ses relents de fin de bals du Minnesota. La clientèle est très jeune, fait des efforts de looks et présente déjà un parfum de nos futures années 90. Les concerts bénéficient d'une salle de 600 places, d'un son inespéré, d'un light-show rare. La programmation laisse présager de bons moments: 15 12 (UNDER TWO FLAGS) 22 12 (NOX), 29 12 (DEATH IN JUNE), 19 1 (ALIEN SEX FIEND) et en prévisions X-MAL DEUTSCHLAND, VENTRE, THE PASSAGE, GENE LOVES JEZEBEL, DANSE SOCIETY. Tous les jeudis à 23 h Paris, comme Londres a ses soirées brûlantes en habits noirs. P.R.

LA SEBALE à l'opera night:
30 rue de Gramont 75009 Paris



MADONNA, FIORUCCI, VIVIENNE WESTWOOD, I.D. & C^o. A New-York, selon l'axiome d'Andy Warhol, chaque habitant peut être célébré un quart d'heure. La formule *rise and fall* peut s'appliquer à beaucoup de ceux qui ont regardé trop fixement les sunlights. Madonna est une de ces stars nées des nuits du C.B.G.B., du Mud Club, ou de la Danceteria. Soutenue par l'ambition féroce et dévorante dont sont capables les femmes américaines, elle est devenue une des coqueluches de New-York. Elle est belle, elle danse, elle chante. Autant que par la musique ou que par la voix, c'est

par le look et par le corps que se crée une fille pareille. Elle fait partie de cette vague post-disco américaine, funky, imprégnée de feeling black. Madonna était récemment à Paris, devant un parterre de mondains "chicos", à l'instigation d'Elio Fiorucci qui voulait une vedette/fashion pour étoffer la présentation de sa collection.

Elio Fiorucci fait beaucoup parler de lui en ce moment. Avec un réel génie, il s'est taillé un empire de boutiques basées sur le kitsch. Pratiquement toutes les stylistes "marrantes" de Paris ont fait plusieurs fois le voyage à Milan avec leurs collections (...et l'angoisse de ne pas être payées). Le kitsch, mouvement rétro dû au manque de créativité des stylistes est, heureusement, en perte de vitesse. La cause? Saturation et embourgeoisement. Une nouveau look s'installe depuis deux ans: le haillon, le déstructuré. A cette tendance, deux pôles, très chics/très chers: les japonais inspirés par leur folklore (voir *La ballade de Narayama*) et, à l'opposé, les anglais, imprégnés de la rue, réaction contre une misère réelle (lire l'interview de Malcolm Mc Laren dans ce numéro). Fiorucci, fidèle à sa méthode de récupération des cultures marginales, a donc jeté son dévolu (vlan!) sur Vivienne Westwood et la marque World's End qui appartient également à Mc Laren son ami depuis treize ans.

De la même façon il s'est payé récemment le magazine londonien I.D., sympathique journal de mode tendance/rue. Cette stratégie d'implantation de l'empire Fiorucci en Angleterre semble porter ses fruits. Vivienne Westwood qui, grâce aux conseils de Malcolm Mc Laren était devenue une styliste, sinon intéressante, du moins renommée, a elle aussi, cédé au magnat milanais. Depuis le printemps dernier ont disparu de son langage les "Malcolm dit", "Malcolm pense" dont elle appuyait ses propos et depuis cet automne, elle a rejoint Fiorucci à Milan comme conseillère. Mac Laren, quand à lui, se déclare prêt à lutter autant qu'il le faudra pour éviter "l'embourgeoisement et l'exportation d'une culture populaire indépendante née de la rue". Cela dit, il faut bien admettre que, de collection en collection, l'esprit de Mc Laren s'estompait dans le travail de Vivienne Westwood au profit d'une "joggination" de plus en plus évidente, plus proche de *Flashdance* que de *Culture Club*.

Preuve par neuf que toutes les modes passent obligatoirement par l'axe Milan/New-York. Ph. D.



CHAUSSURES - Le faux crocodile est à la mode. Ces mocassins en cuir existent en quatre couleurs faciles à assortir: noir, gris, marron clair ou foncé et ne coûtent que 375 francs. MICHÈLE DEGÉ.

Ces pages INSTANTS ont été réalisées par Marjorie Alessandrini, Paul Alessandrini, Philippe Blanchet, Pascal Bussy, Christian Copin, Philippe Djanoumoff, Egon Kragel, Patrick Rognant.

INSTANTS



PHOTO: SHEILA ROCK

L'ANNÉE DU ROCK 83-84. Paul Alessandrini est avec sa partenaire Marjorie l'auteur pour la deuxième année consécutive d'un superbe livre qui parvient à être tout à la fois une somme et une bible pour les voyeurs des modes, des rituels du rock. Une incroyable synthèse qui est déjà un classique avec des innovations pour ce nouveau cru: le Hit-parade des Looks (dessins sophistiqués de Nicole Pibeault), un hommage aux photographes rock comme Anton Corbijn, Gassian, les frères Hamon, Buriez, Terrasson, Philippe Pierre à travers leur photo favorite de l'année; plus une sélection de disques passés au crible de la critique spécialisée. Autre initiative intéressante: des



PHOTO: B. MONDINO

escales dans les coins chauds de la planète (Los Angeles, L'Australie, Berlin etc...). Si les stars sont convoquées (Bowie, Ferry, Boy George, Peter Gabriel), les seconds couteaux ne sont pas oubliés et on trouve aussi une extrapolation sur les musiques du futur à travers un inventaire des productions indépendantes. Comme la maquette et le graphisme sont modernes, chics avec l'utilisation brillante des couleurs d'accompagnement, ce livre est parmi ce qui fait de mieux dans l'édition "chébran". P.M.

ROCK AU FORUM n°2 au théâtre du Forum des Halles pendant tout le mois de février. Avec, entre autres: Taxi Girl, Little Bob, Bill Baxter pour les français et Der Kowalski, et Opposition pour les groupes étrangers.

THEO HAKOLA. "Déjà l'image d'Orchestre Rouge leur échappe lorsqu'elle est médiatisée. Comment saisir l'image d'un groupe qui ne se farde pas. Le maquillage, il est dans leur tête". Pascal des A Orchestre Rouge n'est plus. La nouvelle est tombée brutalement, coupant net tous les espoirs investis dans ce groupe; le seul avec Marc Seberg et Kas Product à tenir la distance face aux anglosaxons. Orchestre Rouge avait réussi à imposer, à force d'énergie et de "Conviction", sa musique, savant mélange entre le rock pur et une certaine forme d'avant-garde comme l'avait fait en son temps Marquis de Sade.

Théo Hakola, quand à lui, vous le retrouverez très bientôt sur une scène. Seulement il s'agit ici d'une scène théâtrale: celle des Bouffes du Nord. Théo acteur! Cette affirmation formulée devient aussitôt une évidence. Un tel physique ne pouvait qu'intriguer Hans Peter Cloos, le metteur en scène du fameux *Opéra de Quat'sous* de Bertolt Brecht, monté en 1979 dans ce même théâtre. Théo faisait trop partie de la galerie de portraits, de caricatures chers à Hans Peter Cloos pour ne pas l'utiliser dans une pièce; c'est chose faite: il s'agit de *Mahoganny*, toujours de Brecht.

Mahoganny, la ville-piège, paradis des bourgeois où tout est permis, paradis qui devient très vite un enfer. "Si la ville de Mahoganny devient réalité alors il me faudra partir" disait Brecht en 1928; cinq ans après il émigrerait. Pour la première fois, avec cette pièce, Brecht donnait à la musique, donc au compositeur Kurt Weill, la même importance qu'aux dialogues.

H.P. Cloos situe Mahoganny juste après la révolution électronique, juste avant cette année fatidique: 1984!!! Immense décor moderniste équilibré par une console-computer à gauche et une sorte de vieux puits de pétrole à droite; deux écrans vidéos déversent leurs images au rythme d'une musique à la fois anachronique mais synthétique. Dans ce décor évoluent des êtres significatifs, des caricatures: une mama fellinienne, tenancière de cet immense bordel; une meneuse de jeu à la ligne "straight"; un barman à l'allure patibulaire. Pris dans l'enfer de Mahoganny, Joe le loup de l'Alaska (Théo Hakola), grand de taille mais étroit d'esprit sera victime de son inconscience.

Mahoganny est une pièce de théâtre chantée. Kurt Weill a composé pour cette pièce une musique qui influence encore notre époque. Le livret comporte deux petites merveilles: le fameux *Alabama Song* chanté par David Bowie et Jim Morrison des Doors et également *Surabaya Johnny* repris sur le nouvel album de Marc Seberg.

Quant à Théo, son expérience le confirme dans sa volonté de prendre plus de risques en incarnant par exemple un personnage au cinéma. Il n'abandonne pas pour autant la musique puisqu'il prépare avec Denis Goulag, actuellement à Berlin, un album. C.C.

THEATRE DES BOUFFES DU NORD

→ décembre
Du mardi au samedi à 20 h 30.

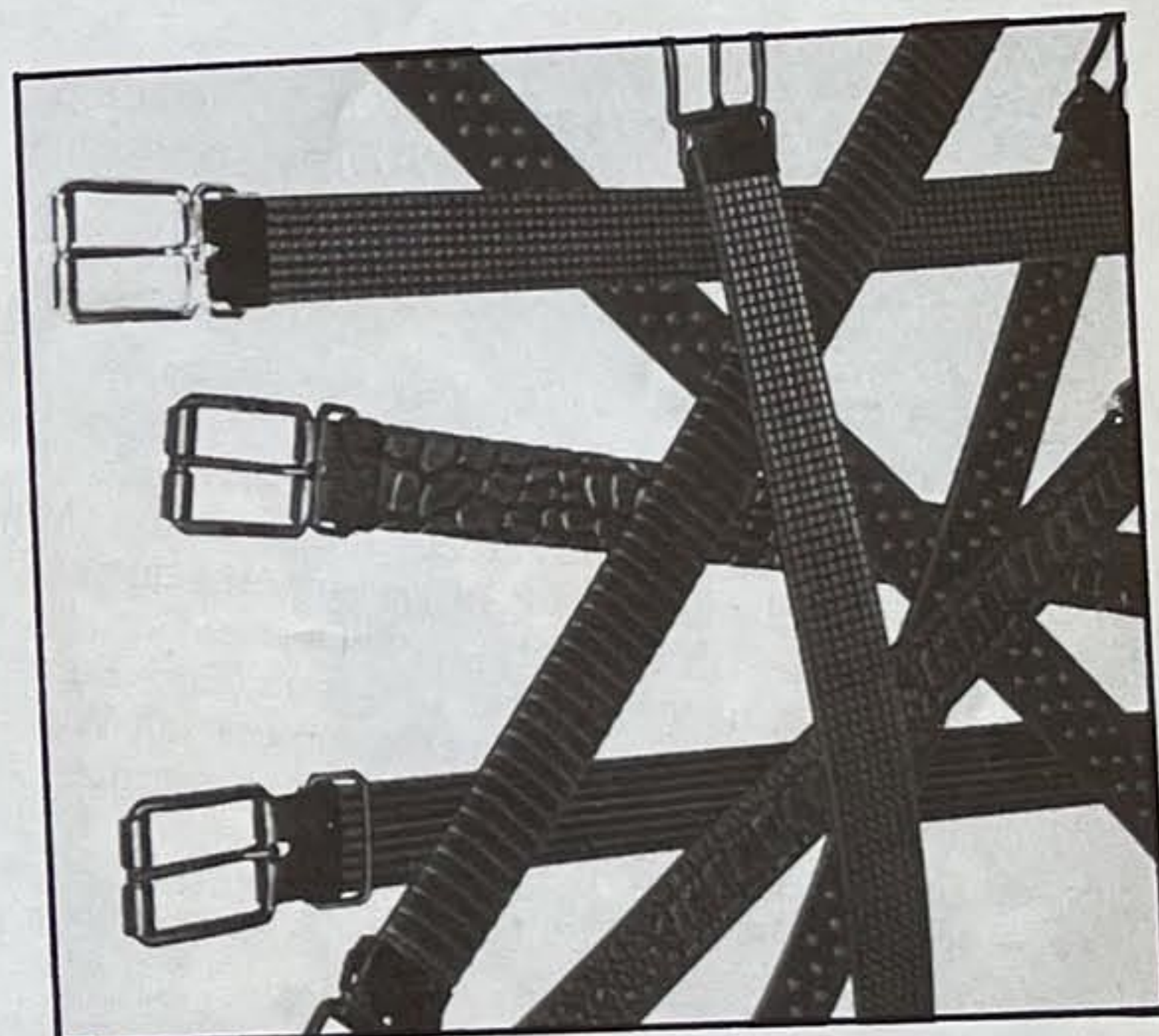
← **WATERBOYS.** Une photo en noir et blanc; le cliché sur-exposé d'un visage recouvert de gaze filandreuse.

Une photo voilée: la première image des Waterboys est celle d'un noyé, d'un homme entre deux eaux. D'un homme seul, sorti des brumes d'Edimbourg: Mike Scott. Pour l'instant du moins, le groupe est son œuvre. Une œuvre en noir et blanc.

La musique des Waterboys baigne dans un flou artistique évanescant, dans un mystère épais, frôlant le mythe, dans une nuit blanche où frissonnent les spectres. Dans les tourbillons de guitares lancinantes, hachurant un rock sauvage et cruel. Dans des cascades d'ivoire, rebondissant en mille échos, froids comme l'éther, le long des ballades tendues. Dans les méandres d'une écriture incisant la chaux vive des souvenirs et les écoulements d'une voix tour à tour cristalline, déchirée et incandescente, féminine presque...

Le rock des Waterboys navigue en eaux fortes, entre l'antique Lou Reed et le "Torn Curtain" de Tom Verlaine, sur les braises rougeoyantes de Cure, *Any-where out of the world*, presque... Dans une opacité diaphane où "A girl called Johnny" (aux traits troublants de Patti Smith), "noire comme l'enfer, blanchie comme un fantôme", danse au souffle d'un saxo. Dans une zone d'extrême tension où une femme, Gala, "trop femme pour pleurer ou pour tomber à genoux", livide dans ses habits noirs, se griffe le visage jusqu'au sang.

Le rock des Waterboys est le journal d'un fou, d'un rocker flamboyant jusque là inconnu, d'un grand transparent qui enflamme l'hiver. "Décembre est le mois le plus cruel, mais pour la première fois, mes joues sont chaudes..." Ph. B.



↑ **CEINTURES.** Pour retenir vos nouveaux pantalons à pinces qui font la taille si fine, des ceintures high-tech en vulcanisé crocodile, iguane etc... 40 F "CENTRAL UNION".

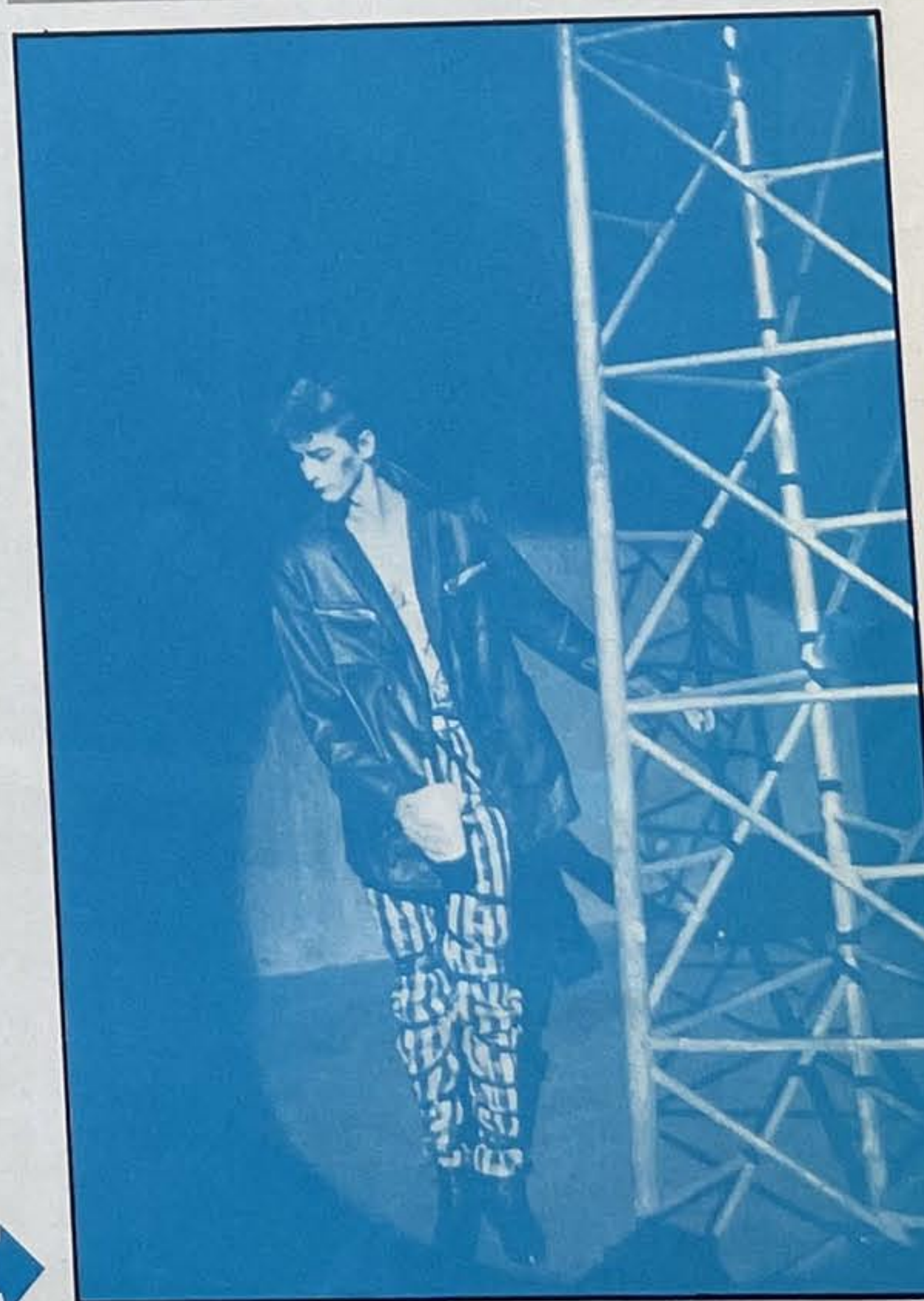


PHOTO: ILSA RUPPEL

XAVIER LAMBOURS. Un photographe est toujours révélé par un support/presse: c'est l'équipe "culture" du journal Libération qui a su donner à Xavier Lambours la possibilité de se faire connaître après dix ans de travail sur le tas. Son itinéraire est complètement typique et, par là même, parfait. Assistant, reporter indépendant, reporter d'agence (Viva), collaboration avec certains journaux (dont Hara-Kiri pour lequel il fera, avec Arnaud Bauman, des "photos parlantes" qui étaient des scènes de rues détournées). Boulots extra-photographiques: café-théâtre; influence de son style, ses sketches commencent tous par: "je marchais dans la rue..." En 79/80, Xavier Lambours découvre la vie de la nuit, le Palace et le monde du rock. Il signe avec Bauman la pochette de *Rue De Siam*, le deuxième et dernier album de Marquis de Sade. Ayant photographié tant d'anonymes, il cadre, à présent les gens connus, les fêtes d'affiches. Sa simplicité ingénue tranche avec la sophistication habituelle aux photographes dits "portraitistes", de même qu'une technique très sûre lui permet un jeu de lumières à la fois naturel, recherché et précis. L'arrivée de la gauche au pouvoir lui donne l'occasion d'une nouvelle étude: Le Pors, Chevènement, Mauroy, Joxe etc... Il travaille par thèmes, après les hommes politiques, Libération, par l'intermédiaire de Christian Caujolle, spécialiste photo de ce quotidien bien éclairé, lui proposera le Festival de Cannes 1982 et ce sera une photo, une star par jour et, de ce travail, sort aujourd'hui un livre: *Ciné-Monde* où l'on trouve et retrouve tout ce qui fait le cinéma contemporain: de J.L. Godard (voir cette photo en page 15 de ce numéro) à Ingmar Bergman et Orson Welles, de D. Bowie à Lilian Gish, de Charlton Heston à J.L. Trintignant et Hanna Schygulla. L'œil neuf et candide de Xavier Lambours l'apparente complètement aux grands antiques comme Doisneau ou Brassai. Il est déjà, pour la France, ce que des photographes comme Diane Arbus en son temps ou Annie Leibovitz toujours représentent: des maîtres voyeuristes du quotidien/spectacle. Ph. D.



XAVIER LAMBOURS - AUTO PORTRAIT

Xavier Lambours / Ciné-Monde. Editions de l'Etoile collection "Ecrits sur l'image", 180 pages. 88 francs. Texte de Michel Cressolle: Qu'est ce qu'ils sont de plus que nous? Exposition à la Galerie La Chambre Claire, 14, rue Saint Sulpice - 75006 Paris, du 22/12/83 au 11/2/84. Tirages d'Yvon Le Marlec en vente à la galerie.

JIRI SMETANA... ou le dernier des justes! Ce tchèque au look Kraftwerkien règne seul sur les nuits rock de Paris. Entendons-nous bien: certes la capitale n'a jamais connu autant de petits et grands concerts, d'initiales modes et branchées, mais le Gibus reste l'ultime refuge pour tous les anonymes de France.

Une scène qui chaque soir, jour après jour s'ouvre au rock dans "tous ses états". Et cet étonnant personnage, ancienne star du disque dans son pays, fidèle à ses premiers amours, John Lennon et les Beatles se trouve malgré lui investi d'une mission: défenseur envers et contre tout du désir d'expression "refoulé" des jeunes. Depuis l'an dernier, il a su avec Christopher J et le groupe Eiffel Power prouver qu'il pouvait aussi faire revivre à la perfection le son des années 60, même charme, même stupéfiante plénitude dans la simplicité. Ce gentleman venu de l'Est mérite plus qu'aucun autre d'être installé dans la galerie de portraits des héros positifs que Gloria se doit de célébrer. P.A.

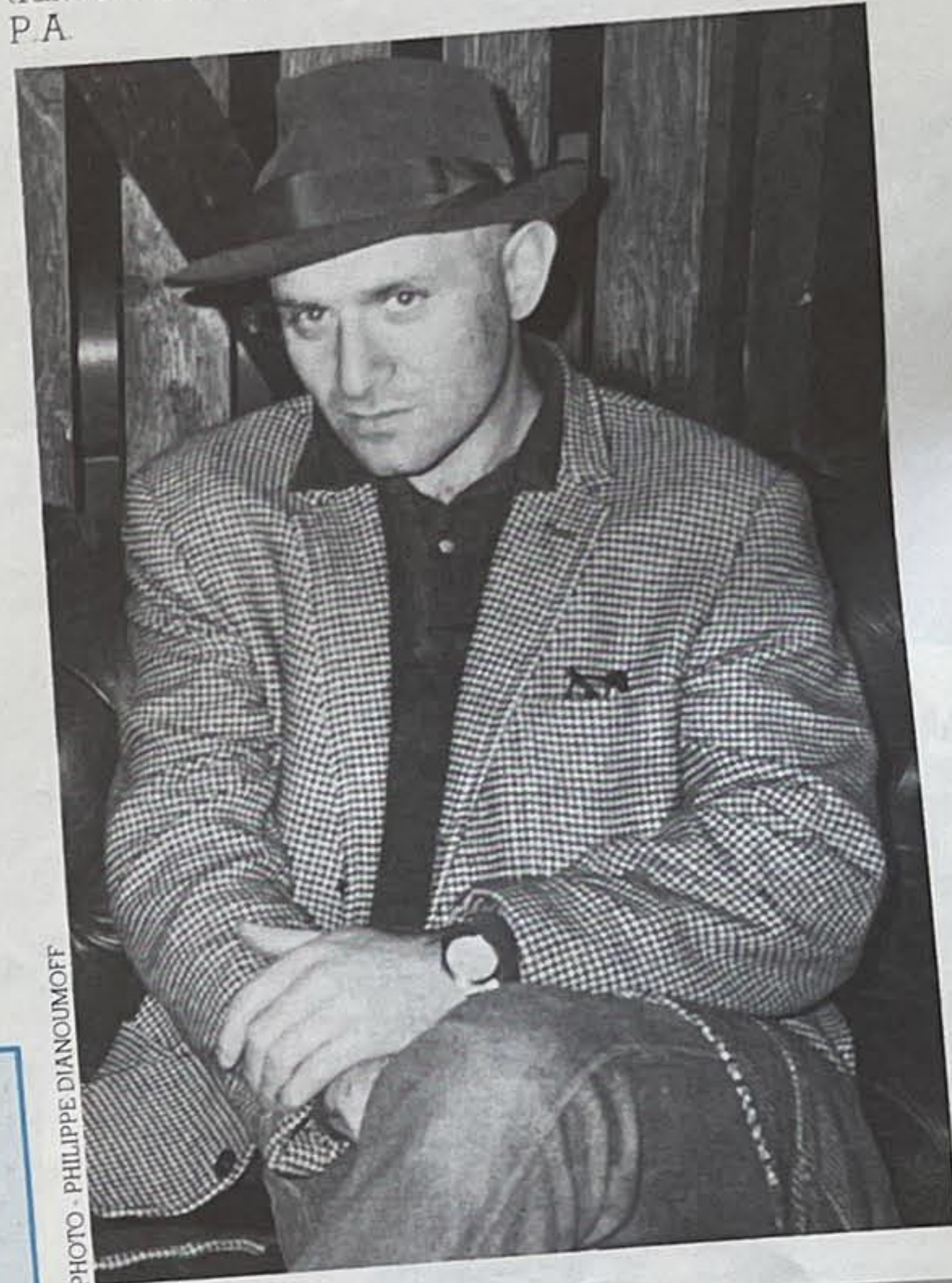


PHOTO: PHILIPPE DIANOUOFF

HOLGER CZUKAY. Les anciens se souviennent de lui dans un nuage bleuté, ses mains gantées de blanc frappant les cordes de sa basse, son visage de sorcier illuminé oscillant de droite à gauche tout au long des concerts de Can. En 79, beaucoup l'ont découvert avec son album "Movies": fasciné par sa radio, ondes courtes, il injectait des bribes sonores du monde entier dans un rock pulsé, finement ciselé. Un chef d'œuvre. Depuis Can il a travaillé avec des groupes underground (Cluster, SYPH), des stars (Eno, Eurythmics), une japonaise féérique (Phew) sans oublier tout récemment Jah Wobble et David Sylvian. Alchimie (Phew) sans oublier tout récemment Jah Wobble et David Sylvian. Alchimie des sons il est à 45 ans le père spirituel de tout un courant musical cosmopolite. Ses trois idoles sont Stockhausen, Keith Richards et Lee Perry et il aime répéter que "musique et silence sont indivisibles". Son prochain album, *The East is red*, sera l'un des grands chocs de 1984. P.B.



JEAN-PHILIPPE PAGES

CHEVEUX. Il existe à Paris un émule de Vidal Sassoun, maître incontesté de la coiffure contemporaine, qui ne ressemble à aucun autre. Avec son amie Marianna, Jean-Philippe Pagès vient d'ouvrir aux Halles un salon d'allure tout-à-fait classique, à la décoration sobre et où se font les coiffures les plus graphiquement avant-gardistes. Ce premier salon de coiffure punk/new wave étonne un public peu informé des recherches perfectionnistes conceptuelles des punks arty de Paris et on peut voir, devant la vitrine de Jean-Philippe Pagès, de véritables attroupements où loubards, rockies, bourgeois et touristes regardent d'un œil ébahi les dandies modernes. Ph. D. JEAN-PHILIPPE PAGES. 67, RUE RAMBUTEAU. TEL.: 272.05.27. TOUTES COUPES: 180 F.

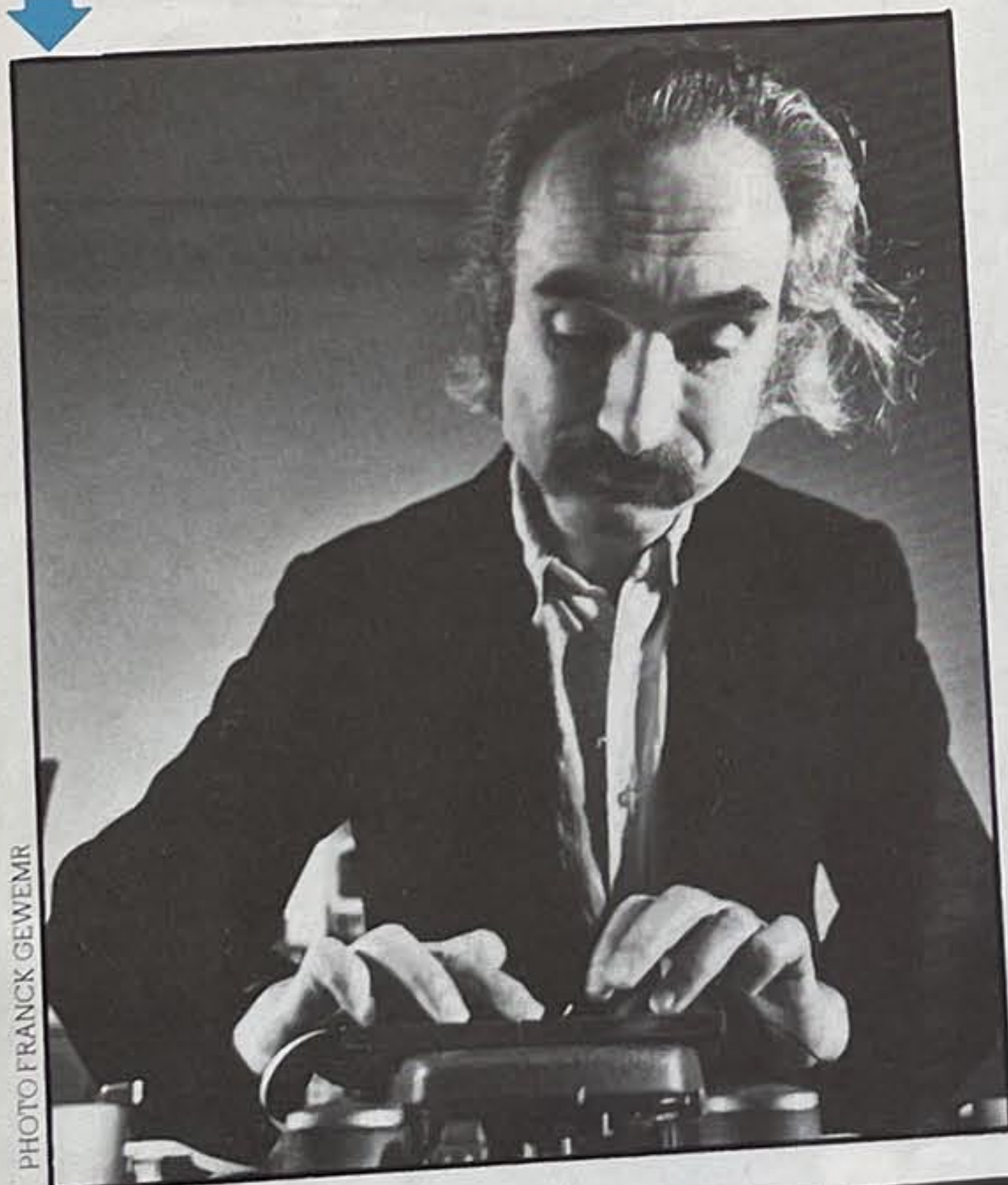


PHOTO FRANCK GEWEHR

LYNN GOLDSMITH célèbre photographe rock dont l'agence, à New-York est une plaque tournante entre artistes, magazines et maisons de disques devait, tôt ou tard, accéder au vinyl. C'est chose faite grâce à la création de Will Power et sa *Danse pour la santé mentale*. Ce *Dancing for Mental Health* cherche à apporter à la danse, qu'elle soit rap ou aérobic, des lettres de noblesse culturelles. A noter que c'est la frêle Lynn Goldsmith elle-même qui "est", électroniquement bien sûr, la voix étonnamment chaude et virile de Will.



INSTANTS



TORRES. Docteur ès B.D. de l'Université de Valence, dessinateur-aventurier parcourant le monde dans son avion particulier pour trouver les décors propices à ses fantasmes... c'est ainsi que se décrivait, non sans mégalomanie, Daniel Torres, dans son deuxième album "Opium". Histoire de brouiller les pistes... On sait bien peu de choses du mystérieux Torres, sinon que cet Espagnol vit à Valence (où il est parait-il l'attaché officiel de la municipalité), a été publié dans "El Vibora" et "Caïro", et que son poison préféré est le café. Torres n'a pas 25 ans, et pourtant il a déjà assimilé à la vitesse grand V toute l'histoire de la BD, en digne héritier d'une culture qu'il bouscule avec humour: dans "L'Ange Déchu" (une aventure de détective U.S. des années 30), il apparaissait comme le descendant direct de Burne Hogarth et du Pratt de l'"Asso di Picche"; petit frère de Swarte et d'Ever Meulen, dans "Opium", il jonglait avec les stéréotypes de la belgitude éternelle et de la mythique "ligne claire". Styliste, il met l'accent sur l'architecture et la déco: du cendrier à la voiture de sport, le moindre objet est étudié; "désigné". "Avec Triton" (paru dans "A suivre") il atteint une époustouflante maîtrise, dans une fantasmagorique art-déco qui évoque parfois la défoncée stylisée d'un Moscovo. On saura enfin qui est le mystérieux et génial Torres au prochain Festival d'Angoulême dont il est l'invité d'honneur (du 26 au 29 janvier 84). M.A.

L'Ange Déchu (Futuropolis)
Opium (Humanoïdes Associés).

LE CALENDRIER NOUVEAU

EST ARRIVÉ !



CENTRAL UNION

28

rue de la Grande Truanderie Paris 1er
tél: 261.55.30

Craquez !
Abonnez-vous
...et rejoignez ainsi les
lecteurs privilégiés de

GLORIA

comme



VÉRONIQUE VINCENT ET MARC HOLLANDER
(LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL)

6 NUMÉROS : 60 FRANCS
ENVOYEZ VOTRE CHÈQUE À
GLORIA
1, RUE DE MESSINE
75 008 PARIS

VICTOR

18, rue BERGER 75001 - PARIS
Galerie Place des Innocents

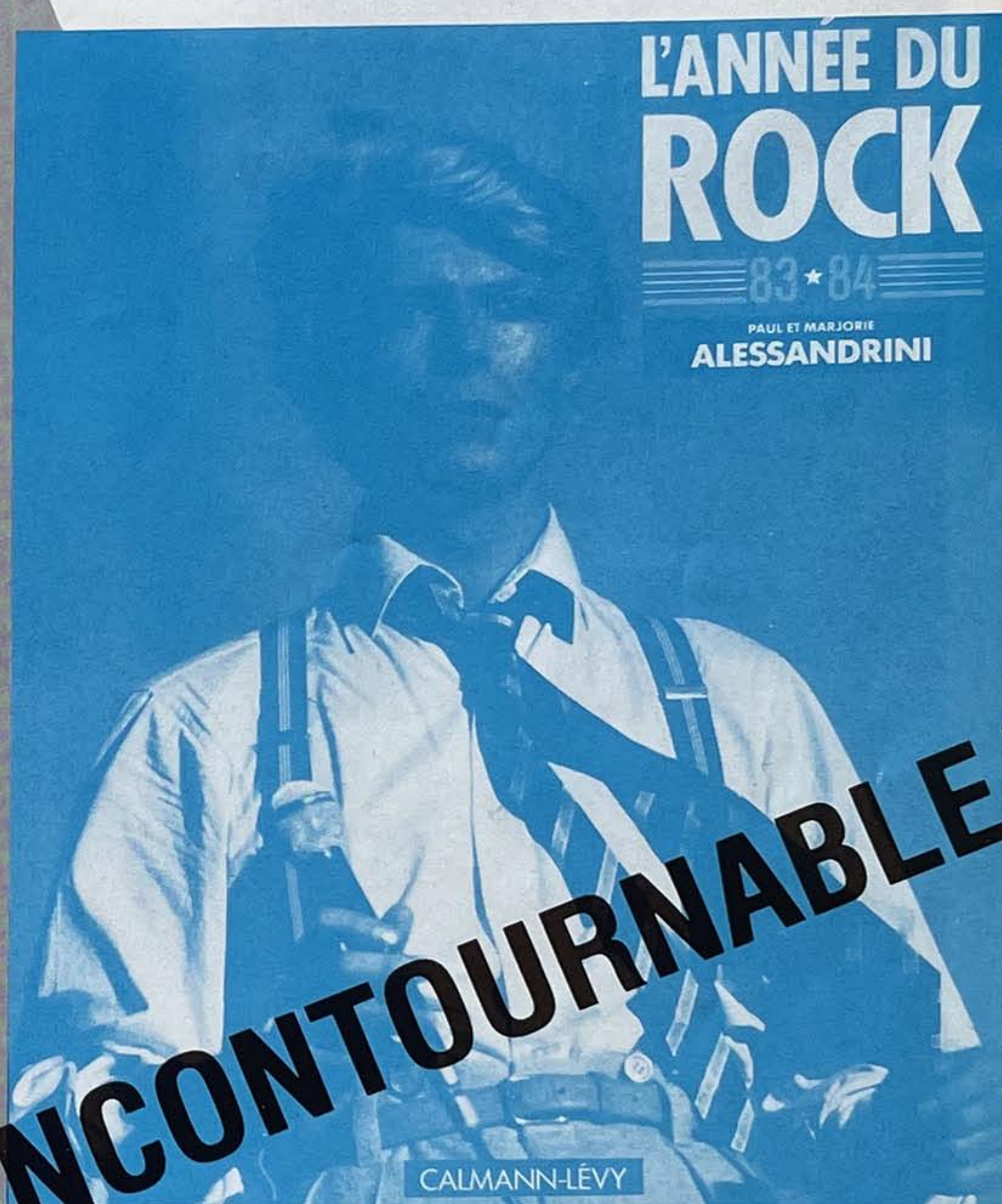
FRIPES AMÉRICAINES

1^{ER} ETAGE

N° 2

L'ANNÉE du
ROCK
83-84

Le WHO'S WHO du ROCK



● **Les stars**

David Bowie... Bryan Ferry... Laurie Anderson...
Siouxsie... ABC... Boy George... Joe Jackson...
Jean-Louis Aubert... John Cale... The Stranglers...
The Residents... The Fun Boy Three... Iggy Pop...
Rod Stewart... Peter Gabriel...

● **Les scènes**

Punk... Reggae... Hard... Minimalistes... Sixties...

● **Les escales**

Berlin... Sydney... Bruxelles... Los Angeles...

UN SUPERBE ALBUM 138 F
plus de 200 photos inédites

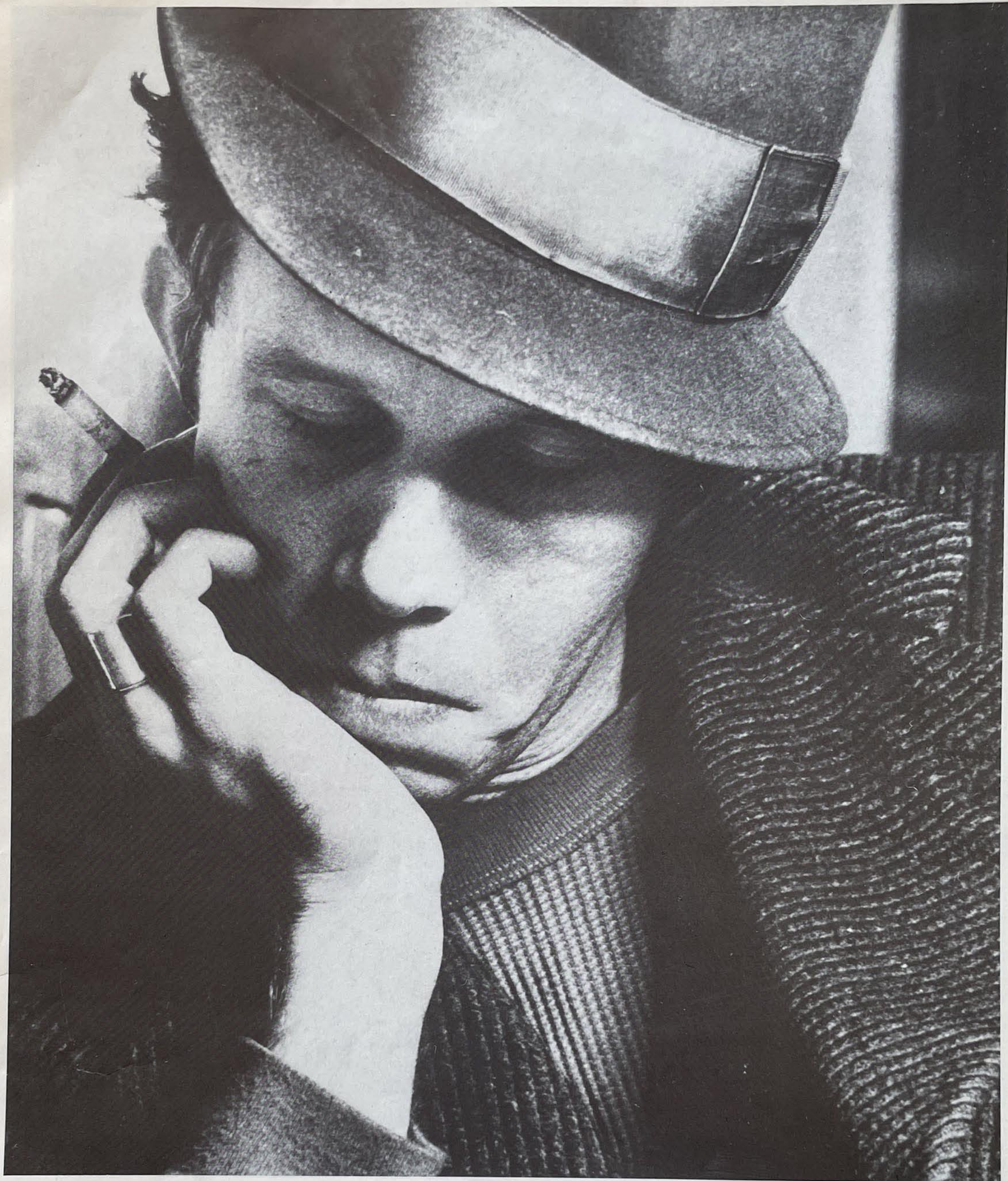
CALMANN-LÉVY



JIM KERR

Jim Kerr fait de la scène et de sa vie un ring gigantesque où il gagne chaque round. Il prouve à ceux qui ne le savent pas encore qu'il est un chanteur charismatique, fascinant comme un reptile. La musique des Simple Minds atteint des sommets lorsque la voix magnétique de Jim Kerr joue le jeu de la passion et de la sensualité. Chaque show conçu pour que le groupe puisse voir le flot humain à ses pieds; les lumières étant pour cela disposées derrière la foule. Cinq albums et la gloire qui arrive à grands pas. New gold dream avait réussi à réconcilier la critique et le public en 1983. Il ne pouvait qu'en être ainsi, l'album étant à ce jour la plus belle réussite du groupe; à ce jour car un nouveau L.P. sort ce mois ci dont, en avant goût, le simple Water front laisse présager une stupéfiante plénitude. Et Jim Kerr devient, tout naturellement, un de nos favoris pour 1984. C.C.

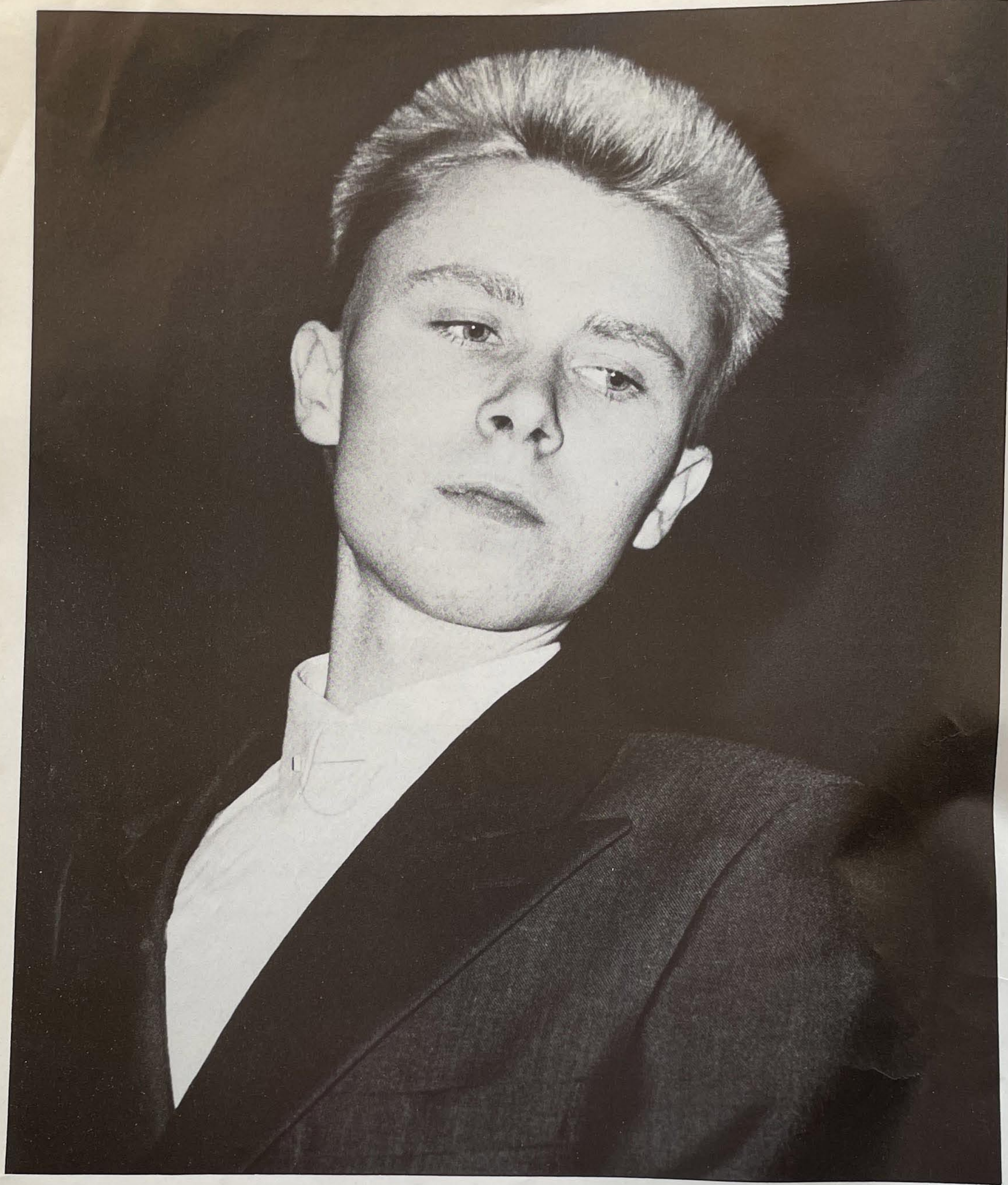
MOTEURS
PHOTO SHEILA ROCK



MOTEURS
PHOTO COLM HENRY

TOM WAITS

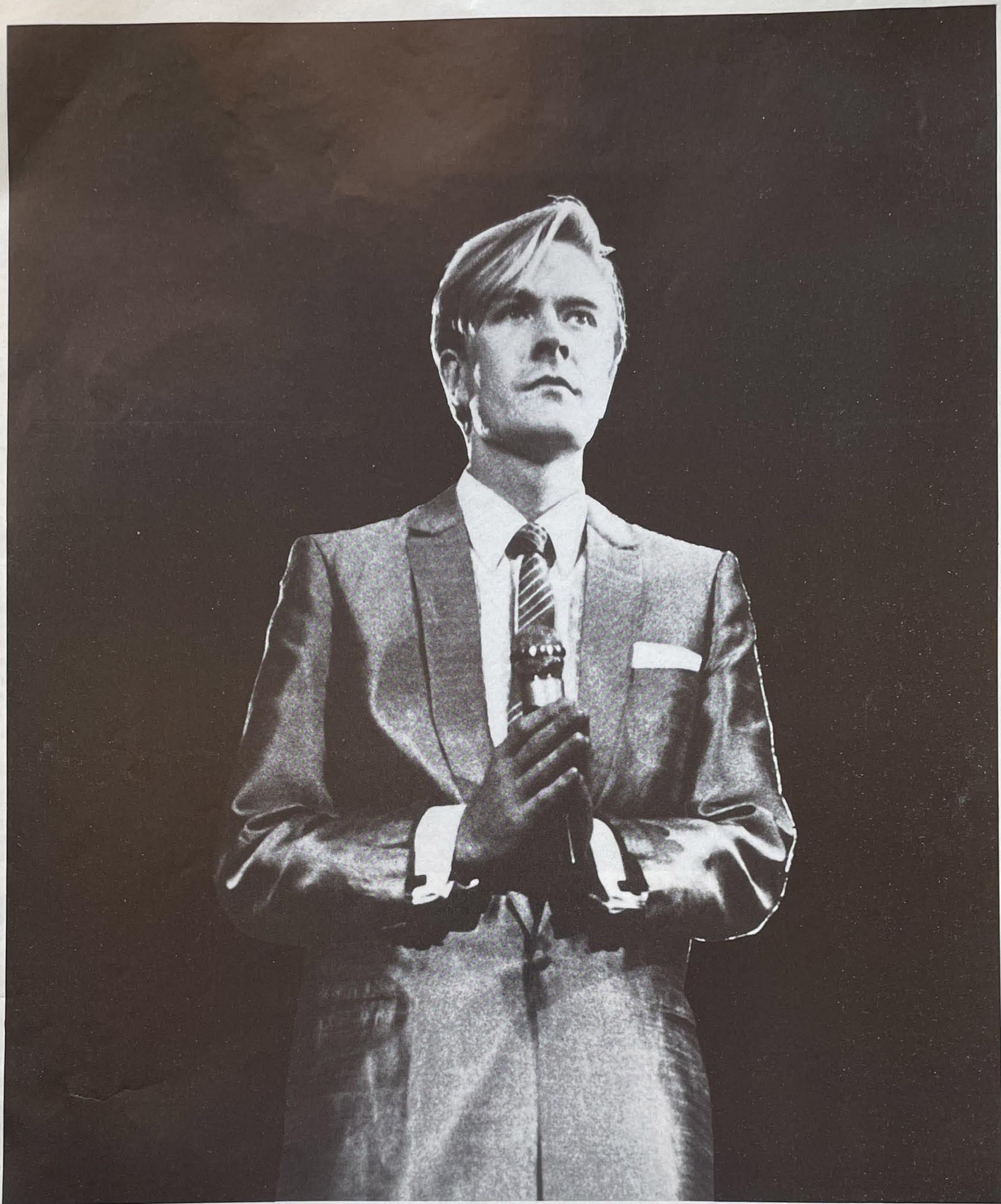
*Cette voix a malaxé, en gémissant, les mots du blues, le quotidien sublimé, depuis déjà de nombreuses années. Le monde est pour lui un grand cabaret où il vient chaque soir, très tard, déclarer : "ne tirez pas sur le pianiste". Cette fois, avec *Swordfishtrombones*, le comédien aux sublimes nostalgies (l'action se passe à Hollywood, ne jamais l'oublier) gronde, écrase, martèle ou étouffe les sons pour raconter des histoires dérisoires de paumés, de perdants et de rêves toujours déçus. Une nuit peuplée de ritournelles pathétiques, de romances pour hall de gare. Déjà Coppola pour *Coup de Cœur* avait compris que Tom Waits fait des chansons comme on fait de la mise en scène de cinéma. Plus que jamais, Tom Waits est l'auteur de thrillers musicaux pour insomniaques. P.A.*



PAUL HAIG

Cet américain, anglais d'adoption, s'est fait connaître comme chanteur de Josef K., un de ces groupes que nous ont offert l'Ecosse. Après l'album the only fun in town sur Postcard Records, Paul Haig entreprend une carrière solo et participe, pour les disques du Crépuscule, à une tournée promotionnelle regroupant Tuxedomoon, Durutti Column, Antena et Richard Jobson. Son premier 45 T "Running Away" figurera sur la liste des meilleurs singles de 82. Il est élu homme de l'année par le New Musical Express. Conforté par une presse enthousiaste, Paul Haig sera la première signature du nouveau staff Crépuscule/Island. Le résultat, Rythm of Life, une approche précieuse de la musique populaire, produit par Alex Sadkin producteur-clé d'Island. L'album concilie le minimalisme caractéristique des productions Crépuscule au funk puissant et plein d'humour typique de la nouvelle Danse music. C.C.

MOTEURS
PHOTO EVE ZHEIM



MOTEURS
PHOTO RON WOLFSON

MARTIN FRY (ABC)

La séduction du crooner, le savoir faire de l'artiste moderne, le sens du geste qui plaît, le talent de song writer et, ce qui ne gâche rien, le physique "mode" à transformation. Martin Fry est bel et bien le "suiveur" d'un moment du rock dont David Bowie et Brian Ferry restent les maîtres incontestés. Sauf que ce grand blond, à coups de romances swinguées vient revendiquer sa juste place, là haut, tout en haut. Après Lexicon of Love, Beauty Stab affine le trait: voix aux multiples couleurs sur rythmes en cascades savantes. Jeu de reflets, de citations, distance superbe dans la mouvance "pastiche" des années 80. Martin Fry comme avant lui Bowie: le "déjà vu" transgressé. Une nouvelle définition du génie "pop". P.A.

Le cinéaste choc des années 60. Celui par qui la subversion arrivait. Presque vingt ans après, sur les écrans, *Prénom Carmen*. Et toujours le même étonnement. Attention! Godard est de retour.

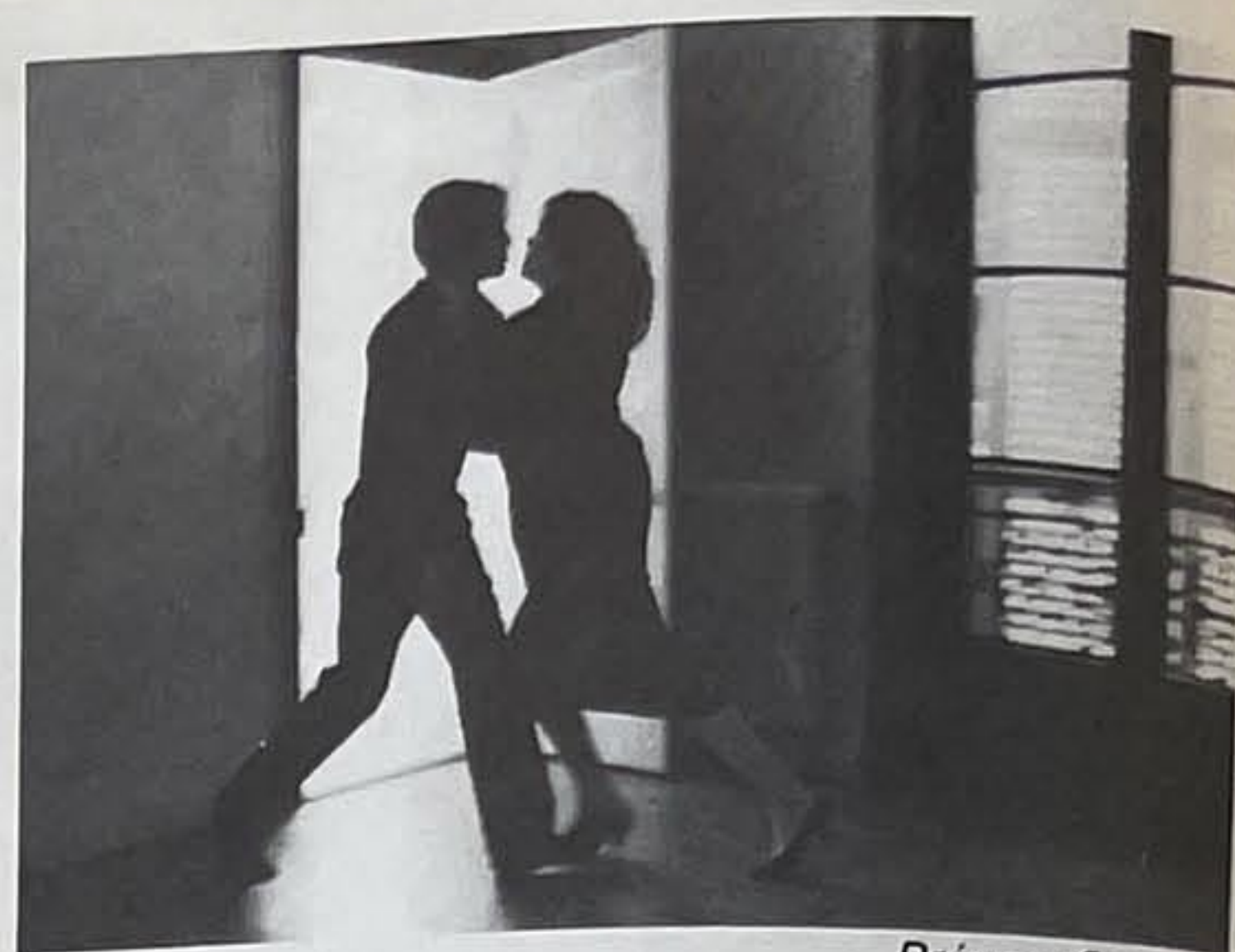
CENDRES ET RUINES...

Tout le monde le sait, Jean-Luc Godard est, plus encore que François Truffaut, le cinéaste français le plus connu à l'étranger. D'ailleurs il est Suisse. Où qu'on aille, et aux Etats-Unis en particulier, on trouvera toujours un indigène de bonne volonté pour mentionner son nom. Il y a quelques années, ça aurait été, en plus, avec une nuance de complicité. Godard, fut, en effet un des signes de reconnaissance de la décennie passée, et plus encore, de celle d'avant. Le jeune cinéma américain ne jurait que par la Nouvelle Vague et se gargarisait d'*A Bout de Souffle*. Vingt ans ont passé et on est aujourd'hui plus qu'en droit de s'interroger sur la sincérité de cet engouement dont il ne demeure plus que cendres et ruines. Il semble bien que le malentendu ait été immense. Où serait l'ombre de Godard dans un Hollywood où les truqueurs ont depuis longtemps volé la vedette aux réalisateurs? Où l'on traque la moindre trace d'individualisme un peu irréductible. Parmi les nauséux consensus qui entoure l'avènement planétaire d'un Steven Spielberg et d'une esthétique des banlieues de l'esprit, quel espace reste-t-il pour faire du cinéma? Aujourd'hui pas plus qu'hier on ne fait sa carrière hors des studios. Et d'ailleurs reste-t-il seulement un public pour une écriture indépendante? Je ne suis pas convaincu qu'il demeure grand monde aujourd'hui à Los Angeles pour penser que le cinéma puisse subsister en tant qu'art. Certes, on répète le mot jusqu'à s'en faire tourner la tête mais en négligeant que son exigence première est la liberté de chercher et celle d'aller de l'avant. Godard n'a jamais dit autre chose. L'a-t-on écouté?

être pas. Que peut-être Jim Mac Bride ait mis vingt ans à vendre son film à Hollywood et qu'entre temps il ait tout simplement oublié ce qu'il avait à vendre. Dans son film les chansons de Jerry Lee Lewis qui en 1960 pouvaient encore avoir quelque chose de neuf, un rapport, aussi ténu soit-il, avec une vérité de l'époque et même - j'hésite à utiliser le mot - sa révolte, ne sont plus que des fantômes qui flottent par-ci, par-là à mendier la complicité du consommateur de Big-Macs auquel on destine le produit. De la même façon, ce que le film de Godard pouvait avoir de subversif, ce que son écriture pouvait avoir de radicalement inadmissible à l'époque, n'est plus là qu'à l'état de cadavre, sous la forme des pauvres audaces d'un cinéaste laminé par le système et dont la dernière ambition semble être de réunir dans son cadre tout le bric à brac des modes dépassées qu'on négociait sur Melrose Avenue l'année dernière. Un cinéaste à genoux devant l'obscène cabotinage de sa vedette, prêt à tout subir en échange d'avoir son nom sur l'affiche. C'est ça tout ce qui reste? Oui, c'est tout ce qui reste d'*A Bout de Souffle* en 1983.

INTEMPESTIF, TERRORISTE IMPENITENT...

Il y a quelques mois, au dernier Festival de Venise, s'est déroulée une cérémonie qui doit encore faire sourire Jean-Luc Godard. Exceptionnellement cette année le jury de la manifestation était constitué de cinéastes issus de l'école internationale de la Nouvelle Vague, c'est-à-dire cette génération de cinéastes du début des années soixante, nés de la notion d'auteur. Depuis, les uns et les autres avaient construit leur petit territoire. Territoire le plus souvent grisâtre, mettons bien sûr à part Bertolucci et Oshima. Cinéastes respectés et honorés, ils avaient à départager une série de concurrents parmi lesquels Godard avec *Prénom Carmen*. Godard qui n'avait jamais - et pour cause - été primé par un grand festival international. L'inverse aurait été paradoxal pour un cinéaste qui a toujours pris soin de mal se tenir vis à vis des pouvoirs, des académismes et des



Prénom Carmen

PLUS SUBVERSIF QU'IL NE L'A JAMAIS ÉTÉ.

Il y a une logique où primer *Prénom Carmen*, c'était rabaisser Godard à être un cinéaste comme un autre. C'était dire il n'y a plus d'avant-garde puisque nous mêmes avons abandonné ses principes et puisque Godard est le lauréat possible d'un Grand Prix à Venise. Il n'y a plus que des maniérismes, que des particularismes d'auteur et au fond Godard ne serait qu'un original, obstiné dans ses tics, persévérant dans ses parti-pris qui seraient autant d'effets de signature. Mais d'aucune manière ne serait-il, ne demeurerait-il le théoricien d'un futur possible du cinéma, couronné précisément par des cinéastes qui depuis longtemps ont choisi de ne plus avoir de futur. On sait que depuis 1980, Godard refait des films. Il a tourné *Sauve Qui Peut (La Vie)*, l'année suivante *Passion* et enfin, *Prénom Carmen*. Les deux premiers, bien reçus dans l'absolu mais inégalement par le public, ont suscité cette réaction inattendue d'instantanément placer Godard hors norme. Un public frileux, une critique timorée ont bien pris soin de canoniser Saint Godard pour mieux être sourd à ce qu'il pouvait dire de précis. Tous ces petits fonctionnaires à pantoufles ont fait des mines de blasés comme s'ils étaient déjà, et depuis longtemps, acquis aux audaces de Godard, comme s'ils étaient même déjà un peu au-delà. Scénario identique à celui de Venise, ils lui ont dressé une statue pour services rendus en espérant éviter d'avoir à entendre que c'est à

JEAN-LUC GODARD,

"C'ÉTAIT DONC ÇA QU'ILS VOYAIENT ?..."

Un cinéaste qui n'est pas suspect d'ignorer l'œuvre de Godard, c'est bien Jim Mac Bride qui se vante naïvement d'avoir vendu à ses producteurs l'idée de son remake superflu d'*A Bout de Souffle* en leur faisant valoir que tout le monde parlait de ce classique sans l'avoir jamais vu. Ne le cachons pas : on s'en doutait un peu. Je m'excuse de fatiguer mon lecteur à l'évocation de ce film ridicule mais l'œuvre de Mac Bride en plus de susciter l'incrédulité pose en effet une question : c'était donc ça qu'ils voyaient à l'époque? Faisons crédit et imaginons que peut-



Prénom Carmen

conventions. Godard a toujours été mal pensant; cinéaste intempestif, terroriste impénitent, il s'est régulièrement aliéné autorité, presse et officiels. Et jurés. ne serait-ce que récemment, Cannes avait boudé *Sauve qui peut (La Vie)* et *Passion*. Au terme d'un débat, qu'on imagine comique, Venise décida donc de couronner Godard pour se donner le spectacle de sa propre audace. Comme si le geste, dans des conditions où il n'avait plus aucun enjeu pouvait encore être un camouflet à un passé révolu. Comme si ces cinéastes qui profitèrent tous du terrain défriché par la Nouvelle Vague, et plus particulièrement par Godard qui en fut l'expression la plus extrême, voulaient lui faire partager leur respectabilité aujourd'hui solidement acquise. Il y a en effet pour ces réalisateurs dont la carrière est marquée par le renoncement quelque chose qu'on imagine aisément d'intolérable chez Godard qui a pris sur lui d'être la conscience de sa génération et de ne jamais céder un pouce de terrain. Alors qu'eux monnaient au goutte à goutte les quelques radicalismes qui les constituèrent, qu'ils les concédaient progressivement au commerce, à l'époque ou même à leurs propres limites, Godard se révélait, lui, ontologiquement radical.

eux qu'il s'adresse. En une période aussi tristement bien pensante que la nôtre, où la bonne conscience le dispute à la déférence, où chacun applaudit à un cinéma redevenu industrie, où l'on compte les sièges plutôt que de réfléchir à comment remplir l'écran, il est clair que Godard est plus subversif qu'il ne l'a jamais été. Et ses pires ennemis sont sans doute ceux qui l'encensèrent il y a vingt ans. Quant au Lion d'Or de Venise, pour ne pas l'oublier, il a tristement achevé sa carrière, balancé à la figure du réceptionniste de l'Hôtel Excelsior par le lauréat lui-même auquel on réclamait le règlement de ses extras. Comme quoi il y a une morale.

DÉROUTANT, IRRATIONNEL, IMPREVISIBLE...

Ecrire sur Godard a cela d'embarrassant qu'on a le sentiment d'être au pied d'une montagne de littérature. Le papier qu'on a noirci à propos de son œuvre, et cela depuis ses tout débuts, n'a sans doute pas d'équivalent où que ce soit et à quelque moment que ce soit de l'histoire du cinéma. Cette prolifération comme c'est souvent le cas, est bien sûr symptomatique d'une impuissance à résoudre le chiffre de l'énigme. Comme tous les grands artistes et plus particulièrement ceux qui eurent le privilège

LE MAL

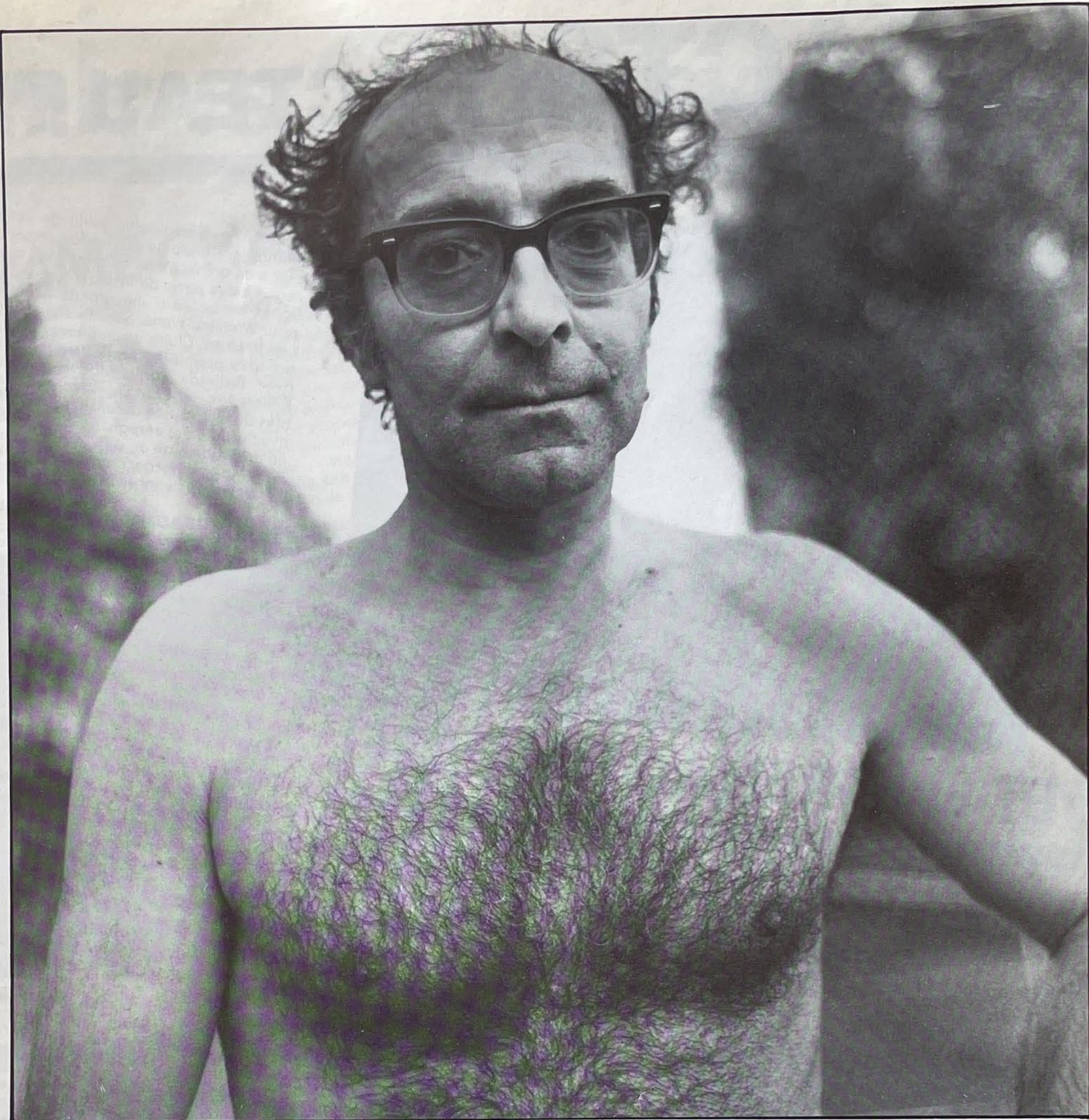


PHOTO XAVIER LAMBOURS

PENSANT

par
OLIVIER ASSAYAS

d'être plus grands que leur époque, Godard est déroutant, Godard est irrationnel et, sous des airs de logique, strictement imprévisible. Cinéaste prolifique, cinéaste bavard, il est pourtant parmi ceux qui se sont le moins répétés, car comme Picasso faisait toujours du Picasso sans faire jamais deux fois la même chose, Godard a mené sa carrière comme un peintre son œuvre, par périodes et par manières. Quel rapport en effet entre le Godard de la Nouvelle Vague et celui plus théorique, plus expérimental de *Deux ou trois choses que je sais d'elle*. Entre celui de *Masculin Féminin* et celui du groupe Dziga Vertov ? Quoi de commun entre *Six fois deux* et *La Chinoise* ? Bien sûr il a toujours nourri son œuvre de son époque, il en a visité tous les chemins et buté contre toutes les impasses, mais son inspiration l'a toujours porté de l'avant. Il n'y a, je crois, d'autre cinéaste que lui à avoir aussi souvent choisi de tout reprendre à zéro, qui ait si souvent eu le courage, certainement le plus grand qu'on puisse avoir lorsqu'on pratique le cinéma, de trancher avec son passé de peur de se répéter.

de son travail. Après avoir renoncé à l'œuvre individuelle d'abord, au support film ensuite, il est revenu à l'un et à l'autre en adoptant une manière plus grave, celle de sa maturité. Dans *Prénom Carmen*, on est loin du foisonnement exubérant de ces films tournés à la queue-leu-leu durant les années soixante. La pratique cinématographique était alors libératrice en soi. Aujourd'hui elle est au cœur du drame. Chaque plan chaque coupe, chaque couleur est une question déchirante résolue dans la souffrance. Rarement cinéaste a impliqué autant de son être le plus profond dans les choix éthiques qu'impose le cinéma. Image après image, Godard se met chaque fois en jeu lui-même et ce n'est pas rien. C'est notamment le prix à payer pour accomplir les instants de poésie les plus vibrants auxquels ait donné lieu l'écran du cinéma. Les couleurs franches des premiers films, les à-plats violents ont disparu pour laisser la place à une richesse de tons inattendue, à la sensualité de nuances vivantes, chaudes, qu'on n'avait guère l'habitude d'associer à son œuvre. C'est qu'avant, Godard parlait d'idées et d'art et qu'aujourd'hui, il parle de vie, d'être et de corps.

JEAN-LUC - CINEMA - GODARD

Avec *Sauve qui Peut (La Vie)*, *Passion* et enfin

Prénom Carmen, qui est peut-être le plus beau des trois, il sait reformuler à l'intention d'aujourd'hui et des conditions objectives du cinéma présent la radicalité de son approche. Il y a vingt ans, il n'y avait pas que lui à sembler subversif, à donner à son spectateur le sentiment de secouer le cinéma sur ses fondements mêmes. Pourquoi les autres, qui la plupart du temps n'ont pas varié, sont-ils si intégrés que leur façon est entrée dans les mœurs ? Et pourquoi Godard reste-t-il toujours aussi inadmissible ? Pourquoi terrorise-t-il Adjani ? Pourquoi fait-il film sur film ? Pourquoi est-ce que les professionnels ne l'aiment pas ? Godard ne parle jamais que de cinéma et si aujourd'hui il refait des films c'est qu'il a à nouveau des choses à dire sur la question. Mais qu'on ne se méprenne pas, ceux qui ne l'aiment pas ont raison de ne pas l'aimer, car pour exister, son cinéma a besoin d'être un ferment de déstabilisation à la fois dans son propos et dans ses méthodes. A tort ou à raison, Godard se voit comme un artiste du versant sombre de l'histoire et parfois aussi comme le prophète de la fin du cinéma ou simplement son spectateur lucide. Certainement est-il de son point de vue le dernier cinéaste possible et chacun de ses films un *mané*, *thécel*, *pharés* sur les murs de l'industrie. Compté, pesé, et divisé. Il est clair que Godard ne veut pas de bien au cinéma tel qu'on le pratique aujourd'hui, ni aux gens qui le font. Mauvaise nouvelle, donc : il est de retour.

UNE QUESTION DECHIRANTE,

Avec ses trois derniers films, Godard ne refait pas du Godard, il inaugure un nouveau chapitre

IMPACTS: COCTEAU TWINS,



UN PETIT ENGRENAGE MORTEL

Le paysage des années 80 a quelque chose de médiéval dans les looks, les tribus et les références; un parfum d'heroïc fantasy dans les micro-ordinateurs.

Originaires de Grangemouth, une petite ville industrielle près de Falkirk, entre Edimbourg et Glasgow, ces jumeaux étaient en fait trois: Elisabeth Frazer (chant, textes, gestuelles), Robin Guthrie (guitare, piano, linn programming), et Will Heggie (basse piano); ce dernier a quitté le groupe à la fin de la tournée européenne de ce printemps pour des raisons économiques. Les Cocteau, s'ils sont désormais de vrais jumeaux, ne doivent rien au grand maître dont ils n'ont lu aucun livre, ni vu aucun film. L'origine de ce nom est un engouement poétique pour le titre d'une vieille chanson des Simple Minds que ceux-ci jouaient à leurs débuts de "school band" et qu'ils n'ont jamais enregistré pour le bonheur de Liz et de Robin.

La vie d'un groupe comme les Cocteau Twins et ses étapes ne peuvent en rien vous éclairer sur le monde abyssal qui se cache derrière leur musique, leurs textes et leurs attitudes. Ce ne sont pas des pop-stars: leurs réserves n'a d'égale que leur simplicité et leur timidité. Méfiants, ils parlent surtout de leurs déboires de groupe alternatif dans une Angleterre de nouveau tournée vers les charts mondiaux.

LOURDE, ORAGEUSE, PURE ET BELLE, S'ÉLANÇANT EN SPIRALES...

Brisant cette routine, les Cocteau Twins, à l'instar de Joy Division/New Order auxquels on peut les comparer, sont entrés dans le monde de la musique par la petite porte des charts indépendants mais en frappant un gros coup: *Garlands*, un premier album qui restera leur meilleur disque et le plus beau concept poétique et musical de 1982. La musique est lourde, orageuse, pure et belle, s'élançant en spirales autour d'une des plus grandes vocalistes depuis Nico. Elisabeth, femme-enfant de vingt ans, utilise sa voix comme un instrument, sans se soucier de l'intelligibilité, variant imperceptiblement les tonalités pour créer une atmos-

phère d'envoûtement qui n'est pas sans évoquer un imaginaire de chant des sirènes, de la Lorelei ou des créatures de légendes écossaises. Jamais un chant n'a autant évoqué la transe d'un médium ou d'un poète en communication avec l'invisible.

Lors du concert du 9 novembre, aux Bains-Douches, elle a confirmé ses talents; une diva-madone. Si elle n'était écossaise, je l'aurais vue juive d'Europe Centrale, tant l'Orient et les climats yiddish teintent sa musique de colorations chaudes et passionnelles. Le mystère se love dans sa poésie "à tiroirs" où elle joue des multiples sens que peuvent avoir les mots de la langue anglaise. Il y a quelque chose de suranné qui évoque le XIX^e siècle des sœurs Brontë, de Ner- val, de Lautréamont... Une préciosité mais aussi une amertume: elle met en scène tous ses rêves mélancoliques, romantiques, et les pulsations intimes de son cœur dans le contexte aigre des désespoirs de 1980. Marquée, elle l'est aussi par les poètes rocker; on pense à Nico, Ian Curtis pour le fatalisme douloureux, mis à nu, et surtout à Tim Buckley, méconnu en France et auquel les Cocteau Twins, accompagnés de certains membres des groupes Modern English, Colour Box et Gene Loves Jezebel, ont rendu hommage en interprétant *Song of the Siren* (sous le nom de Mortal Coil), surprise du mois, car premier maxi du label 4 AD qui pénètre dans les charts nationaux.

HURLANTE, STRIDENTE, GÉMISSANTE, BRISANT L'ÉQUILIBRE.

Le monde musical des jumeaux Cocteau est un combat perpétuel entre les volutes incantatoires de Liz et la guitare incendiaire de Robin qui s'enroule autour du chant, jamais calme mais hurlante, stridente, gémissante ou orageuse, brisant l'équilibre de la pulsion monocorde de la basse et de la batterie électronique conjuguées. Robin est certainement un des meilleurs guitaristes de sa génération, collectionnant les sons les plus distordus et les plus acides dans une recherche sonore et mélodique constante qui se passe des artifices de la technologie des

studios. Leur originalité jaillit de cette intimité oppressante qui les fait ressembler à un orchestre de cabaret. Mon seul regret est la perte de Will qui a écrit des lignes de basse d'une grande richesse pour *Wax And Wane*, *Shallow Then Halo*, pour *Laugh Lines*. Outre un itinéraire marqué par des premières parties en tournées avec Birthday Party, Modern English, Killing Joke et O.M.D., ils sont redevables de leur rapide ascension à John Peel avec qui ils ont enregistré trois sessions en moins d'un an et, surtout à leur participation à un concert sur Channel 4, *Whatever you want* en novembre 82.

RELIGIOSITÉ, ROMANTISME ET FRAGILITÉ

Les Cocteau Twins ont beaucoup changé depuis l'atmosphère gothique de leurs deux premiers disques: *Garlands* et *Lullabies*. Ils ont exploré la totalité du champ mélodique post-punk anglais sur les traces d'une Siouxi. Le sommet de cette époque est le long et envoûtant *Alas Dies Laughing* sur *Lullabies* qui n'en finit jamais dans son escalade hypnotique à la manière du derviche tourneur qui se transforme en fleur sur la pochette. Tout approfondissement de cette perfection de style aurait entraîné la répétition; les Cocteau Twins l'ont compris. *Peppermint Pig* sera produit par Alan Rankine, des Associates. Ce dernier a isolé la voix de Liz et renforcé la rythmique, accentuant ainsi le côté dansant et ludique: il se dégage une fraîcheur matinale due au piano de l'intro, aux synthés en nappes religieuses, et l'utilisation géniale du tambourin dans *Laugh Lines* donne à ce morceau un air de flamenco électrique. *This Mortal Coil* confirme cette tendance grâce à cette légèreté répétitive de pulsée excitante de *Sixteen Days* vient pimenter le tout. Mais le grand changement viendra avec *Head Over Heels*, premier album auto-produit qui tend à prouver que Robin est bien l'inventeur de ce son en spirale caractéristique du groupe. Les trois premiers titres de chaque face jouent avec des styles et des colorations nouvelles: blues-rock languissant (*In The Cold Dust Rush*), Jazz atmosphérique (*Multifoiled*), chansonnette (*Sugar Hiccup*), intro symphonique (*When Mama Was Moth*), mais les petites perles se trouvent à la fin des faces avec leur meilleur single à ce jour: *In Our Angelhood*, trépidant, lointain, enlevé et le final grandiose de *My Love Paramour* aux gémissements poignants de guitares qui semblent faire écho aux sentiments à vif se Liz; *Musette And Drums* est une apothéose: tourbillonnement de passions, de désespoirs, d'apaisements, comme si le groupe faisait sa libération du carcan, étouffant qui enserrait auparavant leurs mélodies comme un lierre sauvage et mortel. Si l'on assiste, avec ce disque à une renaissance de l'obscurité, des souvenirs douloureux et des teintes de tristesses, on retrouve aussi l'essence première du groupe; sa religiosité un peu séraphique et légère, et son parfum de gloire passées.

PATRICK ROGNANT.

Discographie:

- *Garlands* 33 t. (4 AD)
- *Lullabies* 45 t. maxi (4 AD)
- *Peppermint Pig* 45 t. maxi (4 AD)
- *Speak no evil* 45 t. flexi (vinyl Amsterdam)
- *Song to the siren* 45 t. maxi *This mortal coil* (4 AD)
- *In our angelhood* 45 t. (4 AD)
- *Head over heels* 33 t. (4 AD/new rose).

IMPACTS

THE SMITHS, DREAM SYNDICATE.

GET HOMME CHARMANT

Alors même que la voix de Ian Curtis le suicidé ne veut pas s'éteindre, du côté de Manchester toujours, celle de Morrissey vient lui répondre en écho. Le chanteur parolier de The Smiths apparaît déjà comme une des figures charismatiques du rock. Avec seulement un an d'existence et deux singles, la musique du groupe vient contrarier le jeu pop anglais trop bien ordonné.

Avec un naturel désarmant, The Smiths

ont pris le contre-pied des tendances et des modes avec trois arguments tranchants : des textes d'une beauté intemporelle dont les images ambiguës leur ont déjà valu les foudres des marchands de papier (The Sun, Sounds) choqués par de pseudo allusions au détournement de mineurs ; une musique qui s'appuie sur la transparence sonore (pas de tripotouillages électroniques) sans pour autant sacrifier au passéisme ; une présence scénique, elle aussi radicale dans son dénuement. Seule audace, le bouquet de

jonquilles que rituellement Morrissey exhibe et finit par écraser. C'est en septembre 82 que le groupe est apparu pour la première fois sur une scène de Manchester. Le guitariste Johnny Marr avait réussi à persuader Morrissey de mettre ses mots en musique. Ils furent rejoints par Andy Rourke (guitare basse) et Mike Joyce (batterie). Dès le premier single *Hand in glove*, l'étonnante personnalité de la prise de parole musicale était évidente : superbe symbiose de la voix en falsetto de Morrissey et du son pur de la guitare. Rencontre idéale entre les harmonies, et le climat tendu, profond du chant. Un retour à l'urgence d'une musique, avec ce besoin de libérer frustrations, inconscient, libido. *This charming Man* (octobre 83) n'a fait que confirmer l'importance du groupe de Manchester : même couleur sonore naturelle avec cette passion qui irradie les sillons. Du grand art qui fait des The Smiths, même s'ils ont choisi de rester relativement marginaux pour le moment (ils ont opté pour le label Rough Trade), le nouveau groupe mythique que les orphelins de Joy Division, ou plus loin encore de Velvet Underground, attendaient.

P.A.

Discographie

Hand in Glove, 45 t
Rough Trade
This Charming Man, 45 t
Rough Trade

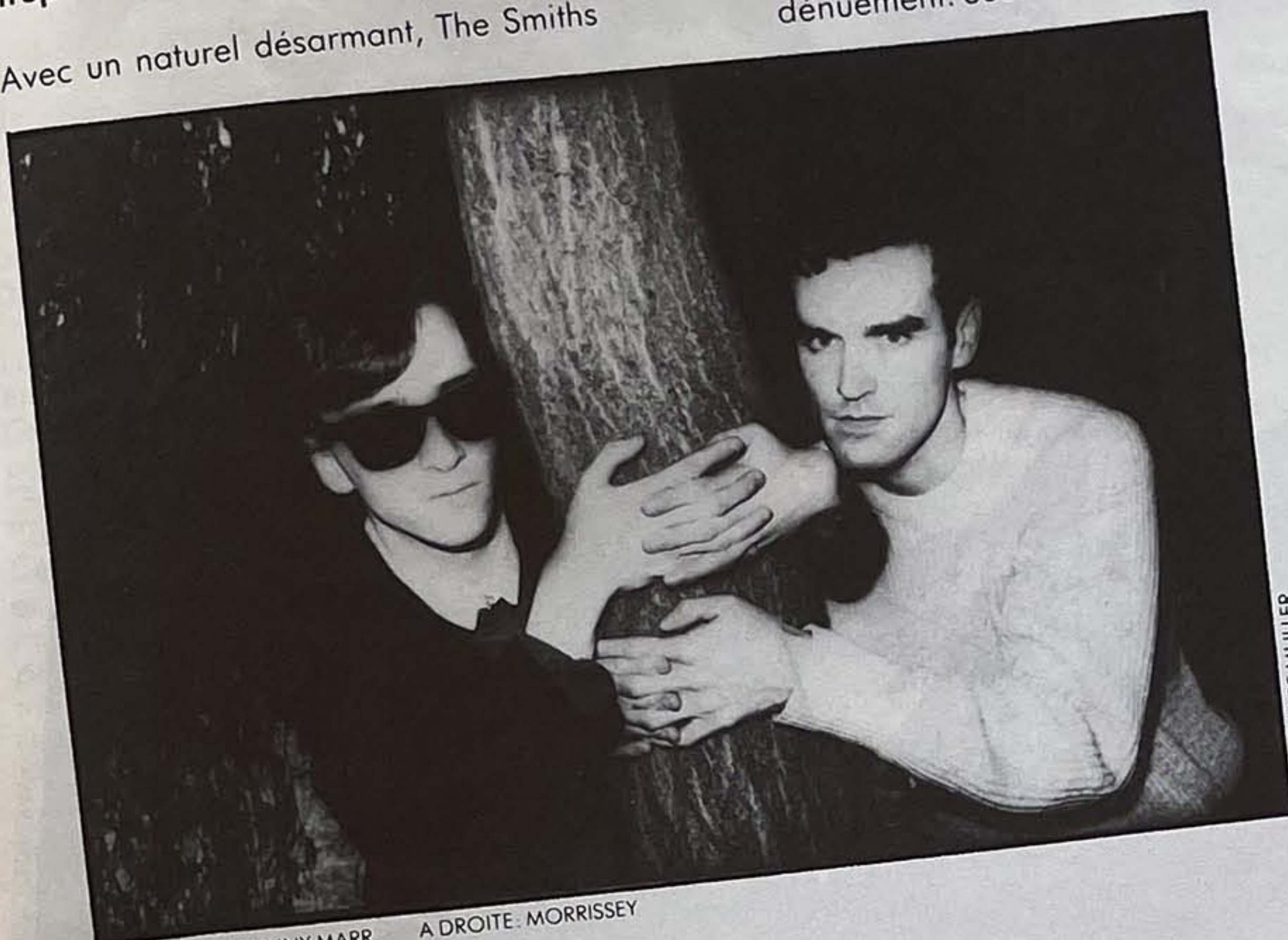


PHOTO CLARE MULLER

A GAUCHE: JOHNNY MARR A DROITE: MORRISSEY

LE SYNDICAT DU RÊVE

Si vous avez des inquiétudes sur la manière de "trasher" vos nuits jusqu'aux pâleurs de l'aurore, essayez donc The Days Of Wine And Roses, le premier album du Dream Syndicate.

VISIONS...

Il est trois heures passées lorsque j'écris ces lignes, la bouilloire siffle dans la cuisine, les convois de wagons citernes Antar circulent comme toutes les nuits, en roulement feutrés sur les voies en face de mes fenêtres, et le volume de l'ampli a beau être au minimum, rien ne semble vouloir empêcher ce machin de faire un boucan du diable. Avec la fatigue accablante comme des lingots de plomb cataplasmés derrière la nuque, je commence par trouver aux riffs de guitare de Steve Wynn et Karl Precoda des allures de cimenteries arabes, affutés et sinueux. A la fin de *Until Lately*, je les vois éventrer de l'intérieur la peau et la toile gaufrée de mes enceintes et puis sortir et se ruer sur moi. Ils me tranchent la gorge, mon sang fait de grosses bulles rosâtres en jaillissant de l'entaille béante juste au-dessous de la glotte et alors je m'en vais à califourchon sur le dos d'un monstre marin des légendes antiques soudain surgi des eaux aux reflets rouge et or du grand fleuve où le prédicateur baptise les nouveaux-nés. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

PERVERSION, PROFANATION...

Que ce disque ne soit pas destiné aux oreilles humaines, je vous l'accorde.

Mais être originaire de Los Angeles est une référence passible d'assentiment, le plus souvent pervers. Encore qu'il n'y ait pas de plus grande perversion que de profaner si ouvertement, de piller avec autant d'arrogante franchise les chambres mortuaires du Velvet Underground, des Doors et des Stooges ET D'EN EPROUVER AUCUNE HONTE ! Ces gens sont complètement, frénétiquement, et je crois bien incurablement timbrés. Tenez, l'autre jour, je rencontre un groupe de personnes qui les ont vus à maintes reprises dans de petits clubs angéliques. Ils m'ont assuré qu'il s'agissait rarement du même groupe. Ils prétendent qu'il existe en fait 4 ou 5 Dream Syndicate, bien que les membres qui le composent soient tous les mêmes. Il y a un D.S. qui joue certains soirs des chansons de 45 minutes comprenant un solo de guitare de 43 minutes ; il y a celui qui ivre-mort s'énervait et balance des tas de morceaux dont une reprise de "Suzy Q", sans jamais changer d'accord. Et enfin le D.S. des soirées mauves, recueilli, choisissant les angles les plus obscurs afin de construire ce rock'n'roll gothique dans une carrière de soufre.

MISSION...

Où est le vice ? Où est la fêlure qui pourrait expliquer une approche aussi erratique. A mon avis, et à mesure que la nuit avance, que les wagons citernes Antar défilent et que des morceaux comme *Tell Me When It's Over*, *When You Smile*, *Then She Remembers* convertissent les lingots de plomb qui pèsent sur ma nuque



PHOTO MARK TAKEUCHI

en or des fous, Dream Syndicate est venu sur terre avec une mission ! Parfaitement. Et pas seulement celle qui consiste à venir laver les os blanchis des ancêtres perdus, comme de téméraires conquêtes déglingués, lancés sur les traces des premiers chercheurs de l'Eldorado électrique. Ces types sont là pour poser leur marque, pour entreprendre leur propre guerre du fou. "Rien n'est plus comme avant, le monde est en train de pourrir" semble nous dire Steve Wynn lorsqu'il chante ces "jours du vin et des roses". Le paradis perdu pardi ! Le concept est on ne peut plus clair. Le rock'n'roll en tant qu'alchimie ultime, dernière zone de mystère, de devenir et de transcendance. Je dirais que Dream Syndicate est plus particulièrement destiné à ceux pour qui le rock est initiation.

FRANCIS DORDOR.

The Dream Syndicate/closer Records
distr New Rose

MALCOLM Mc LAREN



PHOTO CHARISMA

1977 Malcolm McLaren manager, Johnny Rotten chanteur étaient les complices de l'aventure Punk, l'une des plus radicales de l'histoire du rock. Un ouragan dévastateur qui avait pour nom les Sex Pistols. Un hymne subversif devenu un classique: *Anarchy in the UK*.

1984 Leurs chemins se croisent à nouveau. Les frères ennemis font l'actualité chacun à leur façon. John, désormais Lydon devient comédien de cinéma, retrouve l'ivresse oubliée des charts, et part sur la route avec son groupe PIL; Malcolm McLaren voyage, livre son carnet de bord musical et triomphe à son tour. Le premier fascine toujours autant; le second pense et manipule encore. Sept ans de réflexion, d'exil, de marginalité et un même retour fulgurant sur l'échiquier des modes et des styles du rock.

**7 ANS DE
7 ANS DE**

par
PAUL ALESSANDRINI



JOHN LYDON

Qu'ils le veuillent ou non ces deux-là sont enchaînés l'un à l'autre à jamais. Après sept ans de réflexion (remember 77), en se regardant dans le miroir du rock, chacun voit avec effroi l'image du frère, du père, du fils, c'est selon. Même visage livide, même cheveux roux, même sourire sarcastique, même intelligence roublarde. L'histoire bégaie, celle du rock n'y coupe pas. John Lydon et McLaren, au seuil du grand portail mythique qui conduit à 1984, font de nouveau l'actualité. L'ex-Rotten par un retour tonitruant dans les charts, un film et une tournée qui fait jaser, Malcolm McLaren, terroriste des modes, en quittant son rôle de sociologue-manager-artiste pour devenir globe-trotter et enregistrer au terme du voyage, son disque gagnant. Et par un de ces tours de passe-passe dont le show-biz est coutumier, leurs "créations" se retrouvent réunies sous la même étiquette (Charisma-Virgin). Ils auraient pu de nouveau se rencontrer sur le pavé londonien, du côté de King's

Road par exemple (nostalgie!) puisque l'un (Lydon) après son exil new-yorkais se rappelait au bon souvenir de la presse britannique avec conférence/événement; l'autre McLaren, après avoir squatté les charts anglais avec son *Buffalo Gals* relançait sa boutique *World's End*. Un chassé croisé, un dialogue impitoyable par médias interposés. Le père reconnaît le fils, le fils veut tuer le père... rien que de très naturel. Conférence de Presse à Londres. John Lydon: "Je savais que vous alliez me parler de lui" (Malcolm McLaren bien sûr). Mine de dégoût à l'appui: "rien à foutre". On insiste: "Que pensez-vous de ses disques? Réponse: "Juste du vol, rien que du pillage". McLaren, là assis en face: "*This is not a love song* est une super chanson et je suis ravi que John soit de retour". Comme on le voit, magnanime et pas rancunier. Si on dit: "vous ne trouvez pas qu'il vous ressemble et que vos rapports sont un peu ceux, amour/haine, de père à fils ou

encore de frères ennemis", Malcolm avoue: "C'est juste. Il y a un peu de ça". Et comment ne pas reconnaître que si le plus jeune (Lydon) joue devant les médias le rôle du méchant (vieux) garnement, maniant cynisme, ironie cruelle comme aux plus beaux jours, le pas si ancien (Malcolm) offre un visage souriant, avec des accents de sincérité désarmants, et disons-le tout net, sympathiques. Quel est la part du jeu, de l'esbrouffe, de la pose chez chacun? Nourris à la même bléline de la provocation, champions dans leur catégorie de la manipulation, voilà peut-être, une chose qui les sépare enfin: ils n'utilisent pas les mêmes arguments pour construire leur légende.

A Londres dans un hôtel sinistre pour Japonais

Pour John Lydon, les techniques expérimentées en 77 avec les Sex Pistols semblent toujours bonnes: mélange de provocation, de dérision. A Londres dans un hôtel sinistre pour Japonais, John-la-terreur grossi par trop de hamburgers, de bières a rejoué son rôle à la perfection. Face à ce parterre de journalistes internationaux, ses réponses brèves, insolentes, étaient bienvenues puisque c'était pour ça et rien d'autre que tout ce beau monde s'était déplacé. De la même façon, il repoussera avec mépris toutes les allusions à ses changements de personnalité. Derrière le masque infernal, la fragilité pointait. Il était venu essentiellement à Londres, dans cette ville qu'il dit détester ("Elle est ennuyeuse, sinistre même"), pour la sortie du film *Order of death*, un "thriller spaghetti" dans lequel il partage la vedette avec Harvey Keitel et Nicole Garcia. Un film tourné par un illustre inconnu Roberto Faenza.

Ce Lydon comédien on a pu le tester sur grand écran. Il y joue un jeune fils de famille, paumé, maniaque, souffrant d'un violent sentiment de culpabilité. Ce personnage, Leo Smith, va persécuter mentalement un lieutenant du Narcotic Bureau (Harvey Keitel) qui mène une double vie, et qui se trouve confronté à une suite de meurtres: quatre de ses collègues ont été assassinés dans des circonstances mystérieuses.

L'essentiel du film repose sur ce face-à-face cruel qui va opposer Leo Smith et ce flic qui s'est décidé à enfermer dans sa salle de bains, en otage, le jeune maître chanteur. Malgré l'esthétique "feuilleton télé américain", le manque de génie d'une

les mêmes mots. Et derrière, le rythme déstructuré, à la limite du mécanique, guitare hurlante et martèlement des tambours. Alleluiah! PIL était de retour, et Johnny bien vivant! Certes, l'album *live au Japon* sent un peu le bâclé, l'entreprise vite montée, vite exploitée, vite gagnante. Et les propos de Keith Levene, dernier membre de Public Image Limited à avoir été viré, la confirment: *This is not a love song* avait été préalablement travaillé en studio par PIL avec un John Lydon plus souvent absent que présent. Avant que ce dernier, nouveau manager à ses côtés, décide de prendre le pouvoir. Un putsch en contradiction avec l'esprit qui avait animé la créa-

tion de Public Image, agence et structure pour idées nouvelles d'interventions artistiques. Les mauvaises langues diront que Johnny ruiné, acculé par sa maison de disques à laquelle il devait un album, s'est vendu corps et âme à un manager véreux. Qu'importe la cuisine intérieure puisque notre héros rompt le silence, s'expose à nouveau et propose l'insolence de sa démarche. Face aux journalistes, il dit: "J'ai monté un nouveau groupe, je fais cette tournée pour le fric. Les musiciens qui m'entourent? Je les ai trouvés dans un Holliday Inn!"



Order of death

REFLEXION REFLEXION

réalisation cheap, on se laisse prendre à ce huis-clos dont Leo Smith/John Lydon sortira vainqueur puisqu'il poussera au suicide le lieutenant Fred O'Connor. Dans ce rôle de "frappe" cynique, de jeune bourgeois dévoyé, John Lydon fait des débuts cinématographiques tout à fait convaincants. Tout un jeu de masques qu'il intègre à la perfection: fragilité, innocence, ironie, cruauté mentale. Changement physique aussi avec lunettes noires, bérêt, et grand costard à damiers; puis look straight, cheveux tirés en arrière. Ou encore visage meurtri, torse maigre et blanc, yeux fous. Visiblement John Lydon a pris du plaisir à se glisser dans ce rôle où la dualité de sa personnalité peut fonctionner à plein: charme ambigu et agressivité rentrée, à fleur de peau. Des qualités physiques et psychologiques qui laissent penser que l'ex-Pistols pourrait réussir au cinéma, mieux encore que Jagger ou Bowie. A suivre donc.

La deuxième grande affaire qui conduisait Johnny, après des années d'exil, sur les traces de ses premiers "crimes", était ce tube inattendu, presque paradoxal *This is not a love song*. La voix nasale, au bord de la strangulation qui dérape et ressasse

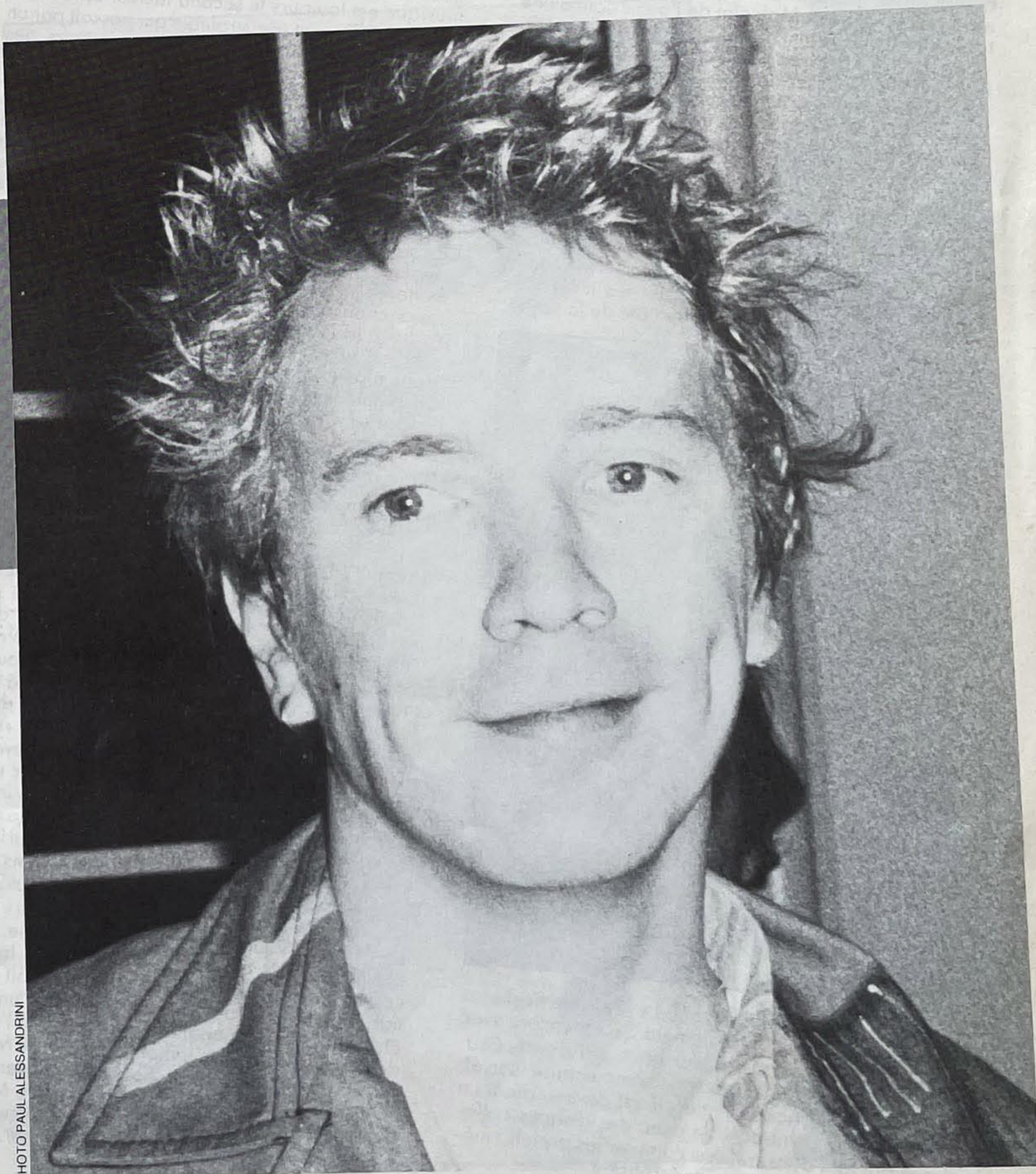


PHOTO PAUL ALESSANDRINI

JOHN LYDON

Le rouquin aux commandes qui grince, grogne, hurle

Paris Olympia: punks vieilliss, mais aussi new-waveux, modernistes, avant-gardeux sont au rendez-vous. Un tribunal suprême que préside la critique au grand complet. Et John Lydon qui joue le jeu à la perfection, parodie et pastiche, tel qu'on aurait voulu qu'il soit. Comme un acteur qui se cite lui-même, interprète le rôle de Johnny Rotten revu et corrigé par John Lydon. Du grand art, n'en déplaise aux grincheux qui attendaient la vérité sept ans après. Et les mercenaires annoncés qui besognent à ravir: sons tranchants, d'une propreté brutale même dans les "larsens", les stridences. Puissant, cohérent, brillant, superbement efficace. Sans longueur artificielle, sans concession. Trois quarts d'heure d'une musique moderne qui grince, grogne, hurle et exécute une danse rituelle qui n'est pas sans rappeler les cours de récréation ou les pas malhabiles, mécaniques, les poses obsessionnelles, yeux exorbités et grimaces-sourires figés dans les asiles. Jusqu'à *Anarchy in the UK*, l'hymne revisité, là encore une citation cinglante de froideur: puisque les enfants du monde, nostalgiques ou non, les demandaient, John leur sert ces trois minutes de subversion chantée. Et le résultat est bien plus satisfaisant que celui de Jagger récitant *Satisfaction*. Au moins chez l'ex-Pistols, on sent que la distance est clairement revendiquée. Ça évite le ridicule de la contradiction. Et physiquement Lydon a conservé intacte la séduction de son (anti) sex: appeal: le sens de la gestuelle qui accroche l'image, la tunique qui rappelle la camisole de force, l'amoncellement discontinu de tissus à la mode japonaise.

A propos de John Lydon, Malcolm Mc Laren avait ajouté: "Qu'il dise du mal de moi, ne me gêne pas vraiment. Je pense parfois que c'est triste, et j'ai été triste. Je sais aussi que pour certaines personnes, il y a une lutte terrible pour créer leur propre personnalité; ce fut le cas pour lui qui vivait souvent dans mon ombre." Avoir Malcolm de l'autre côté d'une table de travail dans le rôle de l'interviewé est un vrai régal. Il parle beaucoup et bien, sans qu'on ait besoin de le pousser dans ses derniers retranchements. D'autant qu'il est cultivé, savant même, sociologue, ethnologue des tribus londonniennes, anthropologue des mœurs et des rituels pop, historien du rock etc... Si vous ajoutez une bouteille de vin blanc, le récit se fait encore plus clair, plus brillant même et les instants vécus ensemble amicaux, chaleureux. On ne reproduira pas ici toutes les réflexions livrées sur la société anglaise, les modes, pour plutôt retenir des points d'histoire (sept ans de réflexion encore), et les itinéraires d'une carrière récente de l'autre côté de la scène,



c'est-à-dire pour lui devant. Le tireur de ficelles a décidé de s'exhiber totalement. S'il est encore avec Vivienne Westwood et leur boutique *World's End*, l'inspirateur d'une mode - commentaire social, pillée par le monde entier, il est devenu aussi un champion du hit-parade avec des disques-collages qui font danser. Sans compter les projets cinématographiques qui se concrétisent...

Sid, c'est sa propre mère qui l'a tué

"En 77, à Londres le timing était parfait. Tous ces jeunes types étaient à la recherche d'une nouvelle identité. Ils trouvèrent cette petite boutique Sex, et en firent le lieu qui allait définir leur démarche. Une plateforme qui mêlait la musique et des fringues sado-masochistes. Et comme en Angleterre la musique est toujours le second facteur après l'attitude, ils définirent une stratégie qui passait par un parti pris esthétique. Ils devinrent des acteurs, des conteurs d'histoires qui prétendaient: tout le monde peut faire de la musique, tout le monde peut en jouer! A bas les idoles! Et tout de suite, les kids se reconnurent dans ces types qui osaient. On se ralliait à leur position radicale. Une prise de parole agressive qui contribua à créer tout une nouvelle scène. Tout ceux auxquels ils croyaient précédemment, c'est-à-dire Bowie, Bryan Ferry ou le gentil Gary Glitter étaient rejetés. Alors qu'ils avaient été des fans de tous ces gens-là, Johnny Rotten le premier, ils étaient prêts à les haïr, dans leurs chansons, dans les interviews donnés à la radio, à la TV. Je ne les ai jamais manipulés même si, c'est vrai, j'ai toujours aimé la provocation. Vous n'aviez pas à dire aux Sex Pistols ce qu'ils devaient faire. Ils le faisaient. J'ai seulement ouvert la porte: c'est arrivé et j'ai observé. Je ne suis intervenu que lorsque je les sentais perdre un peu la tête: je les remettais sur la route. Mais je n'ai rien créé. Les Sex Pistols furent un amalgame magique de personnages avec un projet, et allant jusqu'au bout de ce projet. Non, définitivement, je n'ai jamais dit aux Sex Pistols ce qu'il fallait qu'ils fassent. Je ne suis pas un calculateur."

A propos du sordide épisode final du Chelsea Hôtel qui vit Sid Vicious tuer sa compagne puis mourir d'une overdose, Malcolm Mc Laren dira: "Il avait une intelligence qui m'inspirait. Il avait cette possibilité d'apparaître comme un bouffon magnifique ce qui est la référence suprême pour faire de la scène. Mais il a connu cette fille dont il était amoureux. Elle était héroïnomane et représentait à ses yeux toute la mythologie new-yorkaise: la rue, le rock n'roll, la drogue. Avec elle, il était tombé tellement bas qu'il était devenu impossible de le faire remonter à la surface. Elle en est morte. Quant à Sid, c'est sa propre mère qui l'a tué. Elle a fait ça parce que lui le désirait. Mais parce qu'elle était elle-même junkie. Et elle redoutait qu'il soit accusé de meurtre à son procès, alors que je pense qu'il n'aurait pas été jugé coupable. Il était plus intelligent que ça: il avait lavé la lame du couteau... Dommage, car Sid Vicious avait un certain talent: il n'avait pas besoin de jouer un rôle, il était le rôle qu'il jouait. "Fin brutale de l'histoire des Sex Pistols. Et ne jamais oublier que Malcolm Mc Laren fut le seul, jusqu'au bout à essayer d'aider ce pauvre martyr de la cause punk. Un Malcolm qui après une année sabbatique en France, un film qui lui échappera (*The Great rock and roll swindle*)

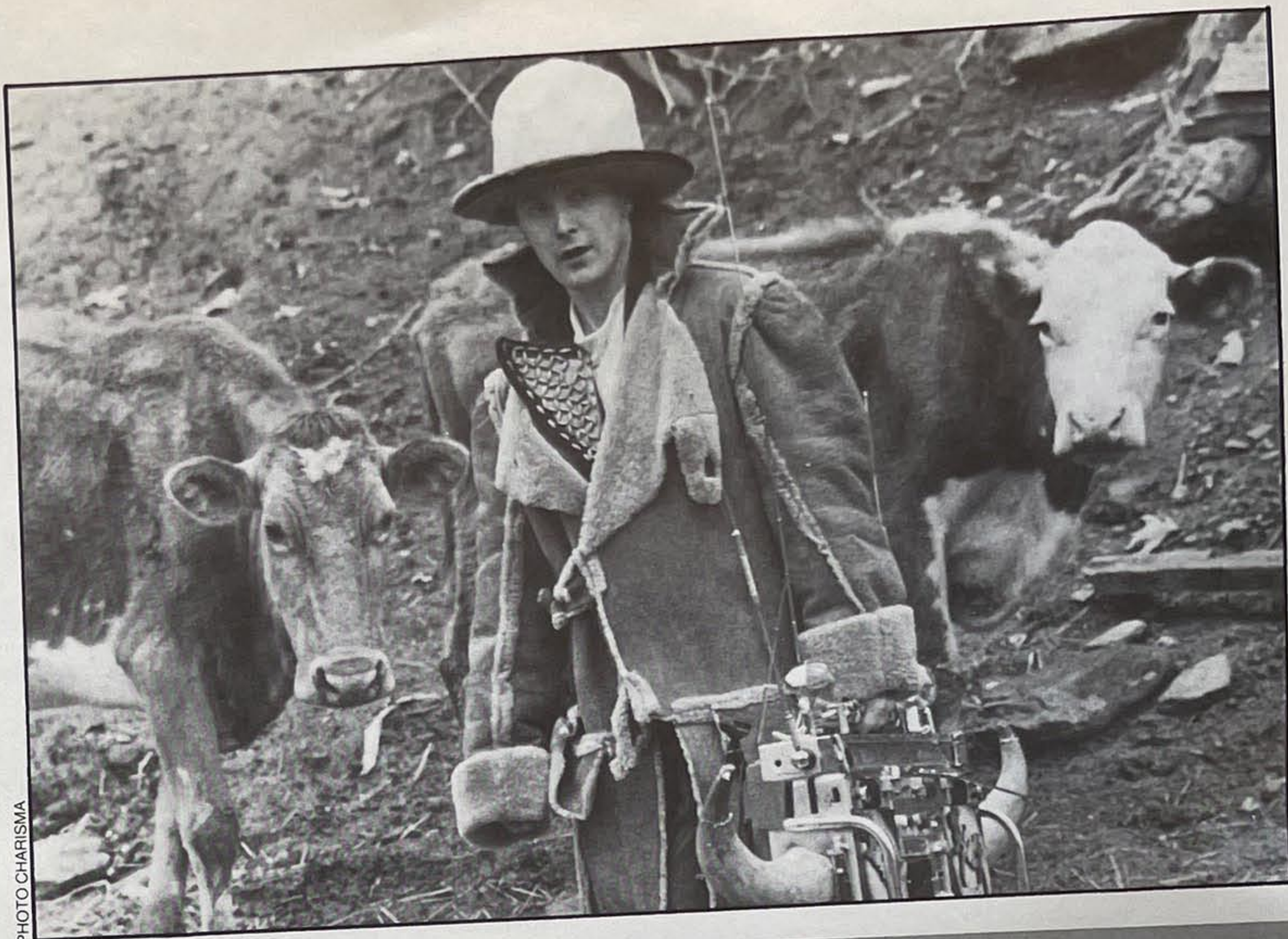


PHOTO CHARISMA

7 ANS de RÉFLEXION

sera rappelé par le show-biz à Londres pour y recommencer ce qu'il avait si bien réussi: "Ils pensaient que j'étais un grand manager capable d'imposer un groupe avec des idées nouvelles. Je ne les en ai pas dissuadés." Suivront d'autres aventures, d'autres coups d'éclats pour lesquels le mercenaire (c'est ainsi qu'il décrit sa position d'alors) fera des miracles comme d'habitude: la mode pirate, Bow Wow Wow, Adam and the Ants et même les débuts de Boy Georges, c'est lui. "Je ne me suis jamais considéré comme un manager, plutôt quelqu'un qui joue un rôle majeur en prétendant l'être. J'ai décidé en même temps qu'il serait intéressant de faire du manager l'artiste, ce qui n'avait jamais été pratiqué auparavant. Et puis j'en ai eu ras le bol. Je me suis dit je ne vais pas

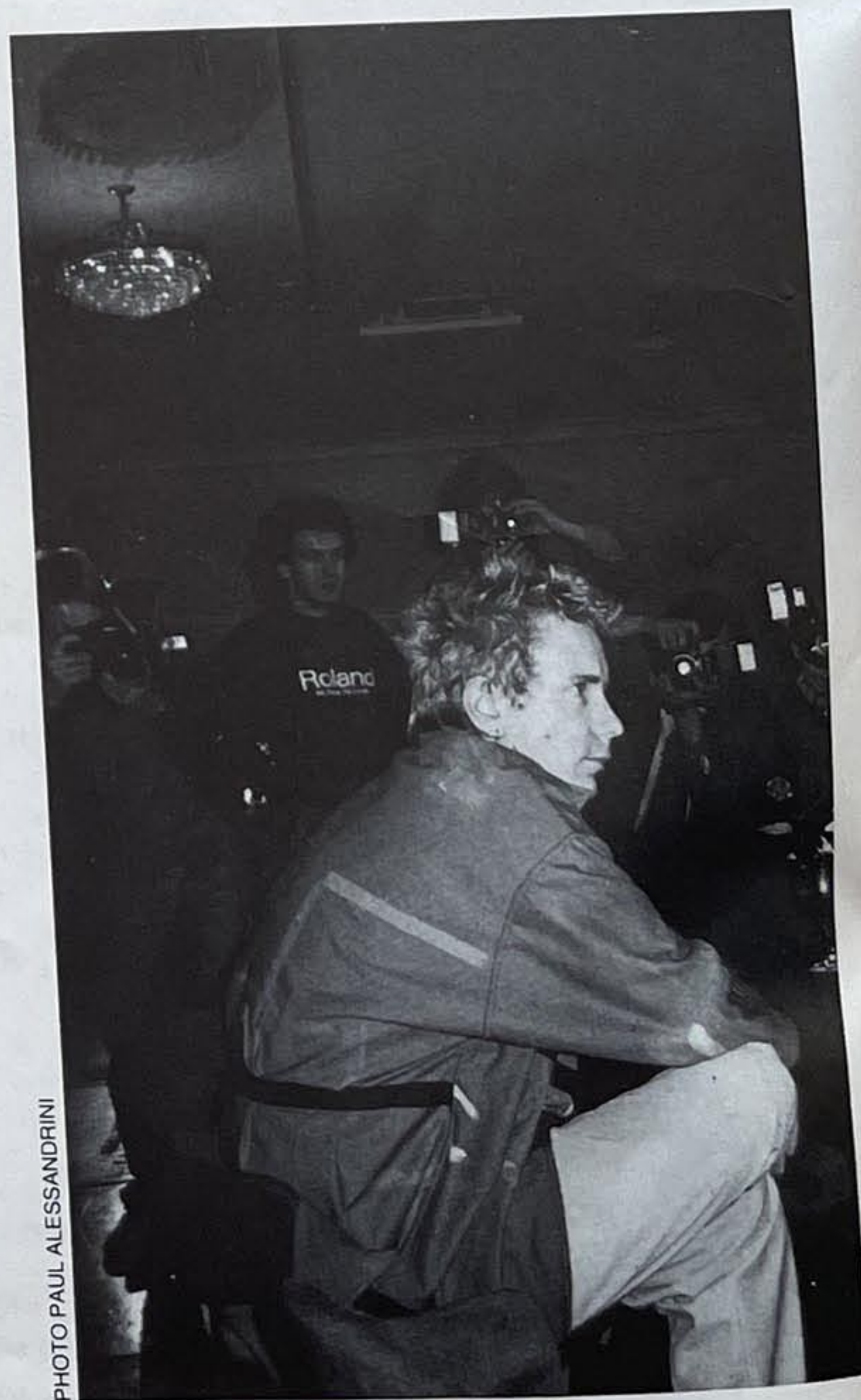


PHOTO PAUL ALESSANDRINI

continuer à donner à l'Angleterre des idées artificielles de l'Afrique, de l'Amérique du Sud... Peut-être vaut-il mieux aller sur place et dire: voici les Zoulous... plutôt que la version qu'en donne Adam and the Ants. Je voulais aller aux sources de mon inspiration, découvrir des choses. Je n'ai rien appris en travaillant avec Adam, avec Bow Wow Wow, si ce n'est des histoires de mères hystériques (référence à la maman de la nymphelette Annabella Lwin). J'ai décidé de quitter ce monde de pop stars, des personnages devenus de plus en plus intolérables.



PHOTO CHARISMA

Ce type, c'était Africa Bambaata

Ce voyage autour du Monde a choqué les gens. Je ne savais pas qu'autant de groupes allaient me détester pour avoir enregistré un disque. Je me suis fait plus d'ennemis avec cet album qu'en étant manager. Ce n'est pas peu dire. Si encore cela avait été un bide, mais ce fut un grand succès". Malcolm fait bien sûr allusion à *Duck Rock* et au single qui l'avait précédé *Buffalo Gals* produit par Trevor Horn, avec la complicité des rappers du *World's famous supreme team*.

"Quand j'étais à New-York pour mettre sur pied le concert de Bow Wow Wow, j'ai rencontré un type qui m'a dit: vous devriez faire un tour dans le South Bronx, il s'y passe des trucs musicaux étonnants. J'y suis allé. Dans ce coin de New York ravagé, il y avait un DJ avec deux platines sur une grande table et un millier de jeunes noirs... pas de blanc... très dangereux... J'avais eu du mal à trouver dans Manhattan un taxi pour m'y conduire... J'avais fini par être pris en charge par une lesbienne un peu timbrée qui m'a tout de suite dit de baisser les vitres du cab, de planquer mon argent dans mes chaussettes. Arrivé sur place, en traversant la rue pour rejoindre l'endroit d'où venait la musique, je me suis dit: Christ, qu'est-ce que je fous ici. Pas un visage pâle à l'horizon. J'ai traversé la foule et j'ai pensé: la meilleure chose à faire est d'aller droit vers le DJ, lui serrer la main en prétendant être un type d'une compagnie de disques... monter sur la scène et lui dire: Génial! Ce type, c'était Africa Bambaata... Ce qui me sidérait c'était la souplesse de ses mains scratchant les disques. Et quels disques: Dépêche Mode, Kraftwerk, les Monkees... Incroyable! C'est alors que ce grand type a mis sur les platines une chanson de Gary Numan et là, instantanément des centaines de Kids ont commencé à exécuter des danses folles, sur la tête, sur le dos...

J'ai dit à Africa: je vous invite pour un grand show au Ritz avec Bow Wow Wow de la part de RCA. Vous serez payé. Et c'était évident que ces mecs n'avaient jamais quitté le Bronx!.. Il a accepté. Il est venu au show et c'est sans doute la première fois que dans Manhattan on assistait à ça: tous ces Kids dansant... les gens de RCA au balcon avaient l'impression d'être en pleine cérémonie Zoulou...

Ils zoniaient dans la 42^e rue, arnaquant les dollars

C'est seulement un an et demi après, quand je suis allé dans le sud pour enregistrer des square-dances que j'ai pensé: ce serait génial de faire quelque chose avec ces types du Bronx. Mais qu'est ce qui n'apparaîtrait pas comme une récupération. Et c'est là que m'est venue l'idée de mélanger square-dance et rap/scratch; faire d'une musique totalement blanche, un truc totalement noir. Entre temps, Africa Bambaata avait signé avec une maison de disques et j'étais déprimé dans ma chambre d'hôtel. Après une journée dans la rue à la recherche d'un remplaçant de même talent. Et c'est là que soudain à la radio, j'ai entendu ce truc curieux, très macho, speedé... The world's famous Supreme team. J'ai tout de suite téléphoné pour les rencontrer. Dans la

PHOTO ANTON CORBIN



journée, ils zoniaient dans la 42^e rue, arnaquant des dollars en jouant au bonneteau. C'est ainsi qu'on a été enregistrés *Buffalo Gals* et les autres titres new-yorkais".

Ce grand périple autour du monde, qui mène Malcolm à Cuba, en Amérique du Sud, a poussé une pointe jusqu'en Afrique du Sud pour s'installer sous une tente pendant deux mois et demi chez les Zoulous. "Ce noir américain du Bronx m'avait intrigué avec ce nom de Bambaata: la dernière bataille livrée par la nation Zoulou contre les Anglais. J'ai décidé d'aller sur place. Ces gens étaient très honorés, très fiers que l'on puisse

s'intéresser à leur musique au point de l'enregistrer. Ce fut un épisode passionnant de mon voyage. Ils me racontèrent des histoires Zoulous, moi celles des Sex Pistols... on a même fait une chanson ensemble là-dessus."

Le résultat, on le connaît: Malcolm Mc Laren vendra trois millions et demi du single *Buffalo Gals* et plus d'un million d'albums. Il fallait au moins cela pour calmer Charisma, le label qui avait payé et que Malcolm avait conduit presque à la ruine. "J'ai voulu prouver aux groupes anglais, en faisant ce voyage autour du monde, que c'est au Pérou, dans un café de Bogota, dans le Bronx ou encore chez les Zoulous que l'on fait de la musique originale et pas à Londres.

Alors à Londres, les gens m'ont encore plus haï. Je suis un problème et je ne peux pas être récupéré par l'Establishment. Et en un sens, cela provoque la jalousie. Je suis une contradiction vivante pour eux. Mais la contradiction, c'est la vie. Je suis trop provocateur dans ce sens-là."

Mais pendant que Malcolm Mc Laren parle, planté là, la bouteille de vin vidée, il sait qu'une page importante de sa vie vient de se tourner. Sa compagne de quinze ans de galères, mais aussi d'extravagances, Vivienne Westwood, a décidé de le quitter. Elle vient de signer un contrat avec Fiorucci. Fini les collections folles de *World's End*, de *Nostalgia of Mud*. Et "l'infâme" Malcolm craque: "Elle s'est vendue aux Italiens. Elle dit que je suis masochiste parce que je ne veux pas accepter leur argent. L'harmonie ne m'intéresse pas. La mode non plus. Ce qui m'excite, c'est de raconter des histoires... avec des fringues, de la musique. Et bientôt le cinéma, puisque je vais faire un film. Une histoire de fans. On n'y verra aucun groupe... mais le monde du rock sera toujours présent."

Et Malcolm est parti, étonnant personnage, merveilleusement sympathique. Sur l'écran de la TV, John Lydon entouré d'une foule de jeunes Japonais chante *This is not a love song*. Inséparables décidément.



PHOTO CHARISMA



UN PARASITE

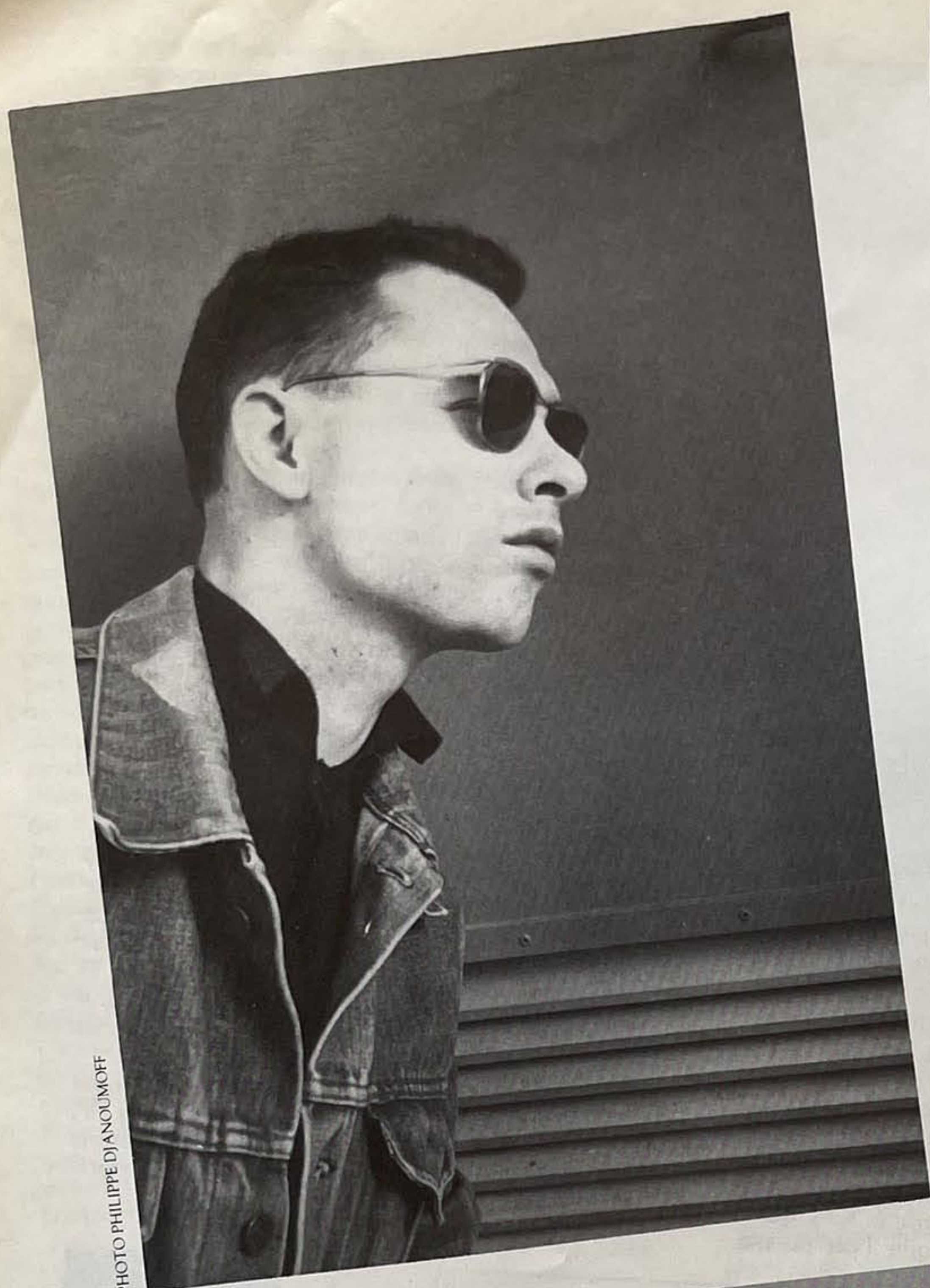


PHOTO PHILIPPE DIANOU MOFF

propos recueillis par ALAIN FOUCHER

Caro protège derrière une apparence calme et presque austère, une curiosité insatiable qui le pousse à multiplier les expériences. Le moteur suractivé du graphiste-musicien-scénariste fonctionne à l'envie, au désir énergique d'utiliser toutes les possibilités de son siècle : pour le connaître et aussi pour pouvoir en rire.

CARO D'OÙ VIENS-TU ?

Je suis un autodidacte provincial qui a débarqué à Paris dans les années 74. Après m'être fait jeter de quelques écoles d'art graphique, c'est Métal Hurlant qui a accepté de publier mes premières planches, puis, Charlie Mensuel et ça continue toujours. En 76/77, j'ai pu me balader aux U.S.A de la côte Est à la côte Ouest. C'est dans les boîtes déglinguées de Los Angeles et de Frisco que j'ai découvert un univers qui m'étonnait et me fascinait : l'éclosion du mouvement punk en Amérique. En Europe, les Sex Pistols triomphaient mais je n'aimais pas leur musique. D'ailleurs, je n'aime pas vraiment la musique ; ce que j'aime avant tout, c'est qu'on m'étonne. Aux States, les articles de Philippe Garnier m'avaient dirigé vers des groupes comme les Résidents, Père Ubu, et Devo. Leur attitude dans la conception de leurs spectacles mais aussi dans la vie m'a surpris et m'a donné envie de réaliser d'autres expériences pour bouger et pour faire bouger, pour déranger. J'ai alors été taxé de "peintre punk" bien que je pense n'appartenir à aucun groupe ni aucune école, je suis conscient de faire partie de mon siècle.

CARO QUE FAIS-TU ?

Je fais beaucoup de choses parce que je m'ennuie vite. Quand je dessine, je ne pense à rien ; puis tout à coup, j'en ai marre, alors je fais de la musique. Au bout de quelques heures ou de quelques jours, cela ne suffit plus. Je pense à la vidéo ou au cinéma. J'ai très envie de cinéma mais avec de vrais moyens. C'est pour cela que je fais attention, dans toutes mes activités, à garder ma crédibilité. Je ne veux pas griller les étapes : par exemple, je considère mon premier film : *Le Bunker De La Dernière Rafale*, dont j'ai écrit le scénario avec Gilles Adrien et Jean-Pierre Jeunet et qui a été réalisé par ce dernier, comme une première phase et si je me sens capable d'aller plus loin, c'est parce que j'ai franchi d'abord cette étape. J'ai fait un pas mais, si je tiens à en faire d'autres, avec des moyens d'expression différents à chaque fois, il faut que je sois capable d'assumer. Il y a un concept qui est commun à l'ensemble de mon travail : le discours n'y est jamais explicite. C'est plutôt une suite d'indications signalétiques qui mènent le spectateur dans l'atmosphère où je souhaite le conduire pour soudainement l'y arracher ! Avec *Parazites*, le groupe que j'ai monté avec Spot, Joël et Antenna, le travail musical est toujours basé sur un ensemble de sons qui peuvent provoquer des situations de crises. Je rêve à ces concerts qui avaient lieu en Russie, pendant la Révolution : œuvres orchestrées, jouées par la ville entière : locomotives lancées à toute allure, sirènes stridentes des usines, coups de canons, etc... toute une symphonie de sons vivants, ceux qui m'intéressent.

Je suis à la recherche de ces compositions bruitiques qui jouent sur les perceptions physiques et psychologiques. Nos spectacles, rares, car aussi traumatisants pour le public que pour nous-mêmes, essaient après un premier temps "lavage de cerveau", de provoquer les réactions du public, de l'étonner, et cela, en utilisant aussi bien l'image, les lumières que le son. Les morceaux eux-mêmes sont conçus sur des trames graphiques d'ondes, de strats, un jeu passionnant et rigolo de manettes et de boutons

CARO OÙ VAS-TU ?

Pour le moment, je vis à Paris : je suis un citadin polymorphe. Je me passionne pour la science, je lis des tas de bouquins de robotique, cybernétique, physique. Ma table est pleine de manuels de construction, de catalogues, de boutons, de pièces hydrauliques, d'atlas biologiques. Ce sont des images souvent très belles, capables de m'inspirer. Je ne comprends absolument rien aux textes scientifiques, mais cela me fascine de pouvoir lire une phrase cinq ou six fois. A la fin, ça devient une sorte de poésie burroughsienne, une poésie industrielle. Les possibilités de notre civilisation sont énormes et je voudrais me servir de tout, interpréter mes sensations en essayant d'y ajouter l'humour indispensable à la survie. Je voudrais établir une sorte de langage cryptographique dans l'art, comme J.S. Bach avait réussi à le faire dans sa musique : composer indéfiniment grâce aux règles secrètes qu'il avait su mettre au point.

Il s'est passé davantage de choses dans notre début de siècle qu'en 2000 ans d'histoire. Dans ce grand mouvement, l'art est une sorte de parasite de la société, un parasite qui reflète un peu de sa réalité. Après les mouvements réalistes, abstraits, expressionnistes, conceptuels, moi, je tente de me rapprocher de l'atome ; je voudrais faire de l'art une science exacte dont la distance entre la réalité et la vérité existentielle se mesurerait à l'humour.

Bibliographie :

- Tot - Le Dernier Terrain Vague, 1981
- Le Bunker De La Dernière Rafale (en collaboration avec J.P. Jeunet), Humanoïdes associés, 1982
- L'Art Dégénéré (avec plusieurs autres artistes), Futuropolis, 1983

CARO

SURACTIVÉ

SURACTIVÉ



ALGORITHM & BLUES
DESSIN ORIGINAL DE CARO POUR GLORIA

CARØ AMICØ

par JEAN-LUC FROMENTAL

Je me souviens d'un soir vague au Gibus. Ma première session de Parazite. Déjà ce z indu me taraudait, aussi sournoisement menaçant que le triple k des cagoulauds du Klan. On m'avait averti. Ils ne terminent jamais un set. On les débranche avant la fin. J'avais des visions de fils arrachés. Animations supendues. Comas interrompus. Je n'aime pas trop les shows qui sentent l'hosto, les perfusions de Johnny Thunders portées comme des stigmates, Johnny Rotten crachant le sang sur son micro. Le rock devient stupidement sulpicien quand il frime dans les vitraux de la mort. Mais Caro vociférait non sans drôlerie sur les grincements de ses mâtures électroniques et soudain la mae-west qu'il cachait sous la blouse d'infirmier s'est gonflée. Il a suffi d'un peu d'air tiède pour transformer l'inquiétant Mengele de caf'conc' en Nosferatu Sevylor. Pour la première fois de ma vie, l'expressionnisme allemand me faisait rigoler.

Ensuite, la bassiste a eu un malaise live. On aurait pu croire à un mauvais gimmick, mais Caro me l'a confirmé un peu déçu en descendant de cette estrade risible qu'ils appellent une scène, c'était bien une indisposition due à l'ingestion de je ne sais quoi, des crustacés pas frais. Quand Caro dit crustacés on comprend généralement cafards ou blattes. C'est une erreur.

D'ailleurs Jeunet, que j'ai pas mal vu au moment où nous préparions la version du papier du Bunker de la dernière rafale, est un type adorable, pas du tout le genre à frayer avec la Gestapo graphique. Ils s'étaient tous rasés le crâne pour les besoins du film et quand ils visionnaient les rushes, ils ressemblaient à des poussins nés de la semaine dernière. Tout ceci me confirme dans l'idée que derrière les angles aigus de son regard et la grisaille de ses hachures, derrière la paraphernalia totalitaire et les couteaux plantés dans des fronts punks, Caro planque un petit bonhomme entreprenant et optimiste. Le désespoir est son truc, mais c'est un truc. Dernièrement, Caro a fait entrer de la couleur dans les fables en une ou deux planches qu'il livre à Métal Hurlant. Encore un peu de patience et le processus sera complet. Caro (que je compare en cela à Topor) aura fait le tour des attitudes et des provocations. Il lui restera son talent.

ROBERT WYATT

par PASCAL BUSSY

Héros des seventies, incessant briseur des barrières musicales, superstar mythique en dehors du temps, Robert Wyatt est tout cela. Gloria lui rend visite après le foudroyant succès de "Shipbuilding", son dernier single.

Londres humide et grisonnant, la gare blafarde de Charing Cross, le train de banlieue cafardeux, pour se rendre dans le Middlesex, la route est parfumée par cette oppressante atmosphère de monotonie anglaise. Au bout du chemin, Twickenham, satellite urbain aux faux airs de province tranquille. Sortie centre ville, la rue commerçante, encore quelques détours et puis voilà une courte avenue bordée d'arbres qui tourne sur elle-même. Robert Wyatt habite au 58.

Quand il vient ouvrir la porte, cloué dans sa chaise roulante, il ressemble à un étrange farfadet, un lutin que le destin machiavélique aurait planté là, dans un pavillon anonyme d'un faubourg britannique. Malgré moi, des images du temps passé défilent... L'atmosphère chaleureuse des lieux les arrêtent immédiatement. Wyatt me fait les honneurs du rez-de-chaussée, plusieurs pièces aménagées spécialement pour lui avec tout à la portée de ses mains. Le salon est son domaine, il y lit et travaille, écrit, et écoute ses disques et sa radio. Dans la pièce voisine, sa femme Alfreda Bengé dessine et peint, les toiles grandeur nature des pochettes de *Rock Bottom* et de *Ruth is Stranger than Richard* ornent les murs. Mais déjà Wyatt revient de la cuisine avec deux tasses de thé, l'œil malicieux : "Tu sais, nous habitons ici de moins en moins, la plupart du temps nous sommes en Espagne, dans une maison près de Barcelone, la lumière est supérieure qu'ici pour la peinture d'Alfie..."

— Tu arrives à vivre de ta musique ?

— Disons que nous vivons tous les deux de nos activités, de ses peintures et de ma musique. Les deux mis ensemble, on s'en sort.

— Le succès de *Shipbuilding* t'a étonné ? Tu étais n° 1 dans les charts indépendants et tu es même arrivé dans le Top 30 officiel...

— Bien sûr, cela m'a surpris, mais cela a surtout été un succès d'estime. On a tourné une vidéo en Espagne et elle n'est toujours pas amortie, il faudrait vendre encore beaucoup de disques ! De toute façon, cela a été une excellente expérience. Quand Rough Trade m'a proposé la chanson, elle m'a tout de suite plu, la musique de Clive Langer et les paroles d'Elvis Costello avec leur côté satire sociale, très orientées sur la guerre des Falklands. Au départ, Costello a pensé à moi comme chanteur car il trouvait que le morceau ressemblait à certaines choses que j'avais faites, comme *Strange fruit* par exemple. Et j'ai trouvé Costello quelqu'un de, euh..., véry nice ! Un musicien pas du tout corrompu par le milieu rock en tout cas.

— Et toi, tes relations avec ce milieu ?

— Elles sont heureusement très limitées, j'ai beaucoup de chance avec l'équipe de Rough Trade, c'est d'ailleurs grâce à eux si j'ai recommencé à enregistrer il y a trois ans. C'est une petite compagnie, indépendante et aventureuse à la fois, et qui traite bien ses artistes. C'est très rare. Il y a une autre compagnie comme ça à New York : Europa Records, qui est dirigée par le Français Jean-Pierre Weiller. Europa va d'ailleurs sortir en 84 un album de Hugh Hopper et de Richard Sinclair sur lequel je chanterai quelques morceaux.

Depuis son retour à une vie musicale active, Robert Wyatt se contente d'être interprète, de chanter des morceaux composés par d'autres musiciens. Comme il l'explique, il aime se concentrer sur le chant sans s'occuper du reste, arrangements, composition ou instrumentation.

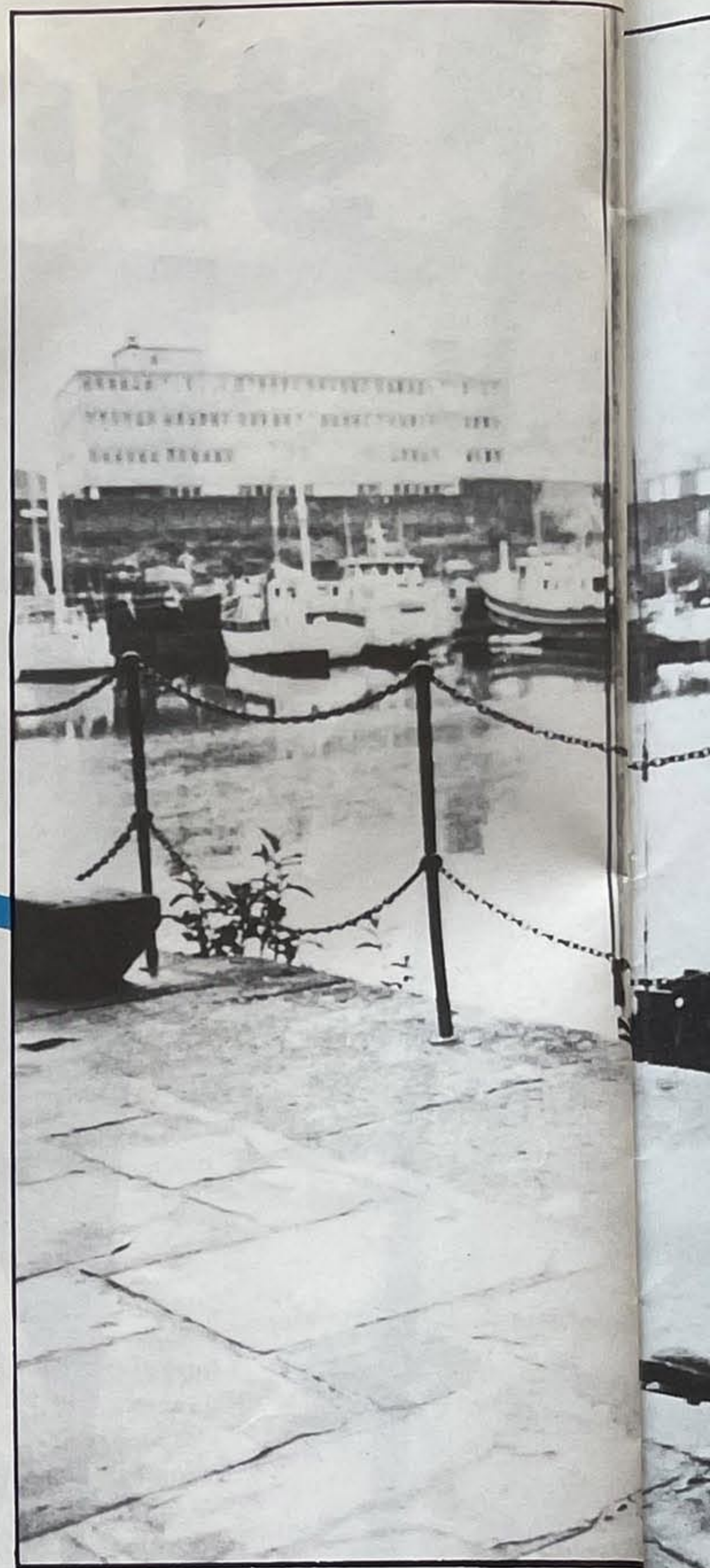
— J'ai découvert ce plaisir en travaillant autrefois avec Mike Mantler et Carla Bley, cela m'a changé de *Rock Bottom* où j'avais dû tout superviser.

— Tu ne composes plus du tout ?

— Si, mais pas forcément en pensant à des disques. Plusieurs critiques ont écrit que ma musique était meilleure autrefois et je ne suis pas loin de penser qu'ils ont un peu raison...

— Tu feras bien sûr d'autres disques...

— Quand on me demande ça, j'ai un peu envie



LE VAIS

de dire la même chose que Johnny Rotten il y a six ou sept ans : No future ! Tu sais, je n'ai jamais pensé à la musique en termes de carrière, quand un single a marché comme *I'm a believer* ou bien là comme *Shipbuilding* je n'ai jamais voulu faire de follow-up. C'est cela qui me plaît beaucoup avec Rough Trade aussi : ils me laissent complètement libre, je fais un 45 tours de temps en temps, quand l'occasion se présente et que j'en ai envie. D'ailleurs, c'est Rough Trade qui a remis le 45 tours à la mode en Angleterre.

— Parle-moi de ta fascination pour les vieilles chansons noires américaines...

— J'ai toujours aimé cette musique, les vieux disques de Cole Porter et Nat King Cole par exemple. J'en écoute beaucoup et je m'aperçois qu'on n'en parle pas assez aujourd'hui, bien que tout un tas de nouveaux groupes s'en inspirent, peut-être sans le savoir évidemment. J'ai repris sur l'autre face de *Shipbuilding* un très beau morceau, *Memories of you* d'Eubie Blake, et le *Round Midnight* de Thelonious Monk. Blake faisait tous les lyrics de Fats Waller, et il vient de mourir il y a quelques mois. Comme Monk. Sans le savoir (ces deux titres ont été enregistrés début 83) j'ai rendu un double hommage à ces



R. WYATT ET E. COSTELLO - PHOTO X



PHOTO PENNIE SMITH

ISSEAU FANTÔME

deux musiciens. Mon disque a un parfum un peu triste, non ?

— Tu écoutes beaucoup de musique ?

— J'écoute surtout ma radio ondes courtes, cela me fait voyager. Beaucoup de musiques des pays arabes, des pays de l'Est. En ce moment, je prends souvent la Palestine, comme ça j'ai une autre vision de l'actualité, plus globale et plus culturelle. Quant aux programmes anglais, ils sont impossibles à éviter, on les entend malgré soi mais il n'y a rien de neuf. Tiens, j'écoute beaucoup la musique d'Andalousie, c'est passionnant de regarder les liens entre la musique espagnole, maghrébine, grecque, le flamenco. Tout ça, ce sont les mêmes racines au départ.

— Et le cinéma ?

— Oui, ma femme m'y emmène beaucoup, surtout des films allemands, français ou japonais, qui ne sont pas distribués dans les grands circuits. Heureusement, nous avons maintenant une chaîne en Angleterre, le Channel 4 où l'on peut voir pas mal de film latino-américains, et beaucoup plus de choses culturelles qu'ailleurs.

Cruelle ironie du sort. Aujourd'hui qu'il est

paralysé dans sa chaise roulante, Robert Wyatt est reconnu internationalement comme un pape de la nouvelle musique. Une réputation qui dépasse bien sûr les frontières du rock, et qui s'étend au jazz, à la new-wave, à la musique expérimentale. Tous ses compagnons de la première heure, les anciens de Soft Machine, sont en pleine faillite musicale. Kevin Ayers s'abandonne à la variété, Mike Ratledge vit en faisant des musiques de spots publicitaires, Daevid Allen se raccroche désespérément à une pauvre new-wave mort-née. Wyatt, lui, est toujours dans la course. Il poursuit son itinéraire solitaire de nomade musical, travaillant, comme il dit, en "absorbant des influences". Après deux autres tasses de thé, il me raccompagne à sa porte en m'affirmant qu'il ne croit plus à l'avant-garde. "Et d'ailleurs ajoute-t-il, je viens de découvrir tout récemment que l'origine de l'expression est un terme militaire français du dix-neuvième siècle, tu te rends compte... !" A quoi pense-t-il, Robert Wyatt, à cet instant où le crépuscule descend doucement sur la morne banlieue de Twickenham ? A l'Espagne tiède du côté de Barcelone où il ira bientôt ? A une mystérieuse station de radio du bout du monde qu'il va capter cette nuit ? Ou bien tout simplement à la relativité des choses et à la logique parfois

absurde du quotidien ? Et moi je pars vers Londres dans le soir, la mélodie de voluptueuse de *Shipbuilding* flotte doucement dans ma tête, j'ai rencontré Robert Wyatt et je me sens tout d'un coup tout petit, très fort et plein d'espoir.

Discographie :

- L.P. "The end of an ear" (1971, C.B.S.)
- L.P. "Rock Bottom" (1974, Virgin)
- L.P. "Ruth is stranger than Richard" (1975, Virgin)
- L.P. "The Animals/Film soundtrack" (1982, Rough Trade)
- L.P. "Nothing can stop us" (1982, Rough Trade)
- Maxi 45 tours "Shipbuilding" (1983, Rough Trade)
- Discographies de Soft Machine et Matching Mole (C.B.S.)
- Collaborations : Daevid Allen, Kevin Ayers, Centipede, Lol Coxhill, Kevin Coyne, Brian Eno, Vivien Goldman, Hatfield And The North, Henry Cow, Mike Mantler & Carla Bley, Phil Manzanera, Nick Mason, Raincoats, Scritti Politti, Epic Soundtracks, Keith Tippett Group, Morgan Fisher, Hugh Hopper, etc.

MUTABARUKA

UN PRISONNIER DE LA LIBERTÉ

par CHRISTIAN PERROT

Le mieux serait de vous mettre face à face avec ce jamaïcain de 29 ans plus noir que noir, fier comme un guerrier et impressionnant comme un vieux sage, et de vous laisser vous débrouiller avec lui... Ou plutôt avec vous ! Vous et vos idées, celles que vous vous êtes faites au fil du temps. Quand on vous dit rasta, vous pensez fumeux. Allez donc voir Mutabaruka !

UN "TERRIBLE"...

Il peut parler longtemps, passionnément, mais vous l'écoutez ! Sous le charme, comme tous ces blacks qui s'agglutinaient autour de lui pendant sa première visite à l'Angleterre le mois dernier... Pieds nus, habillé d'une tenue de kung fu noire, Mutabaruka que l'on reconnaît tout de suite à la raie blanche qui sépare ses locks, Muta, la non-vedette par excellence, est devenue naturellement une des figures de Brixton en quelques jours : on peut parler de charisme, les jamaïcains appellent plutôt ça, avoir du pouvoir. Le pouvoir se sent, il est dans la démarche, la façon de mettre les pieds sur scène et de s'y accrocher. Le mot vient après... Pourtant Mutabaruka est un poète mais un poète qui regarde dans les yeux les gens à qui il parle ! Il y sonde la peur qu'il inspire. C'est lui qui m'a appris que la peur est le commencement du péché, pas le début de la sagesse. Mutabaruka n'est peut-être poète que parce qu'il redonne un sens aux mots de la tribu : il est un vrai dreadlocks, un terrible. Il le sait et en joue... Mais il vaut bien mieux que la somme des titres qu'on pourrait lui coller sur le dos, et s'il n'en repousse aucun — il ne bondira pas si on le dit poète ou rasta ! — il sait se débrouiller pour en déplacer les frontières dès qu'il s'y sent à l'étroit ! Difficile d'arrêter quelqu'un comme Mutabaruka, sa liberté n'est pas celle à laquelle on peut mettre fin... derrière des barreaux. Mutabaruka est libre, un prisonnier de sa liberté qu'il reste malgré tout, et tant qu'on ne lui aura pas arraché la langue, il parlera ! C'est ce qu'il racontait sur la scène de la mairie de Brixton pour l'hommage à Michael Smith organisé par Linton Kwesi Johnson : "Chaque jour, on vient me demander si j'ai déjà été condamné, si j'ai été en prison... Mais j'y suis né et j'y suis encore, tous les jours !"

COMME DES TORCHES...

Rasta ? Mutabaruka l'est, par choix et par nécessité. Il était même un rasta organisé, membre des Douze Tribus comme Dennis Brown ou Bob Marley. Bien entendu, il est parti pour faire sa route tout seul, trop dérangeant ! Dans un monde du reggae aussi bourré de compromissions et paré de fausses vertus que n'importe quel autre secteur du music business, Mutabaruka est dangereux avec ses manières rudes de type qui descend de ses montagnes du Potosi District pour dire leurs quatre vérités aux faux frères de Kingston, une ville



PHOTOS PHILIPPE DIANCOURT

qu'il évite autant que possible. Chacune de ses apparitions au Reggae Sunsplash, le grand festival annuel de reggae pour touristes à Montego Bay est un événement... Mutabaruka réjouit les resquilleurs du fond qui essaient de passer le nez par-dessus le mur d'enceinte et plonge dans l'embarras les notables des premiers rangs avec ses remarques acides sur le reggae pour devises étrangères et la respectabilité du festival. Quand tout le monde arrive sur scène avec son plus beau costume, Mutabaruka se présente pieds nus et torse nu, "comme le système nous met... Et quand les autres donnent, au passage de joints, l'allure d'une communion, il met les pieds dans le plat en dénonçant les dreads qui, en coulisses, utilisent leur nez comme un vacuum cleaner, un aspirateur, et s'envoient de la cocaïne en rêvant de New York. A Londres, il nous a parlé des vedettes de reggae qui, après un tour en Angleterre, reviennent en Jamaïque avec tellement de chaînes d'or à leur cou "qu'ils marchent la tête courbée sous le poids, man !" son dernier disque raconte l'histoire d'un de ces chanteurs partis faire fortune aux USA et qui finissent couchés dans un ruisseau : Poor Johnny ! L'ironie dans la voix ne trompe pas. Mutabaruka manie les mots comme des torches, ses manifestes à lui sont de véritables brûlots.

Prenez cette déclaration : "Peter Tosh dit qu'il veut fumer son "chalice" à Buckingham Palace, moi je dis qu'il ferait mieux de brûler le Palais !"

Comme tous ceux qui parlent après un long silence imposé, il ne s'embarrasse pas de précautions de langage : il parle comme ça vient, et quelquefois les mots se bousculent, vont trop loin... Il en est assez conscient pour dire : "Je ne prêche pas l'émeute. Ce ne serait pas une solution pour tous les noirs qui vivent en Angleterre, ils vont brûler les maisons et puis après ? Ils vont brûler aussi la leur ?" Sa seule excuse est celle de l'urgence. Que répondre à quelqu'un qui vous dit : "Je parle de la réalité. Je dois parler des choses qui vous feraient prendre un fusil si vous n'aviez pas la poésie pour vous exprimer !"

(suite page 34)

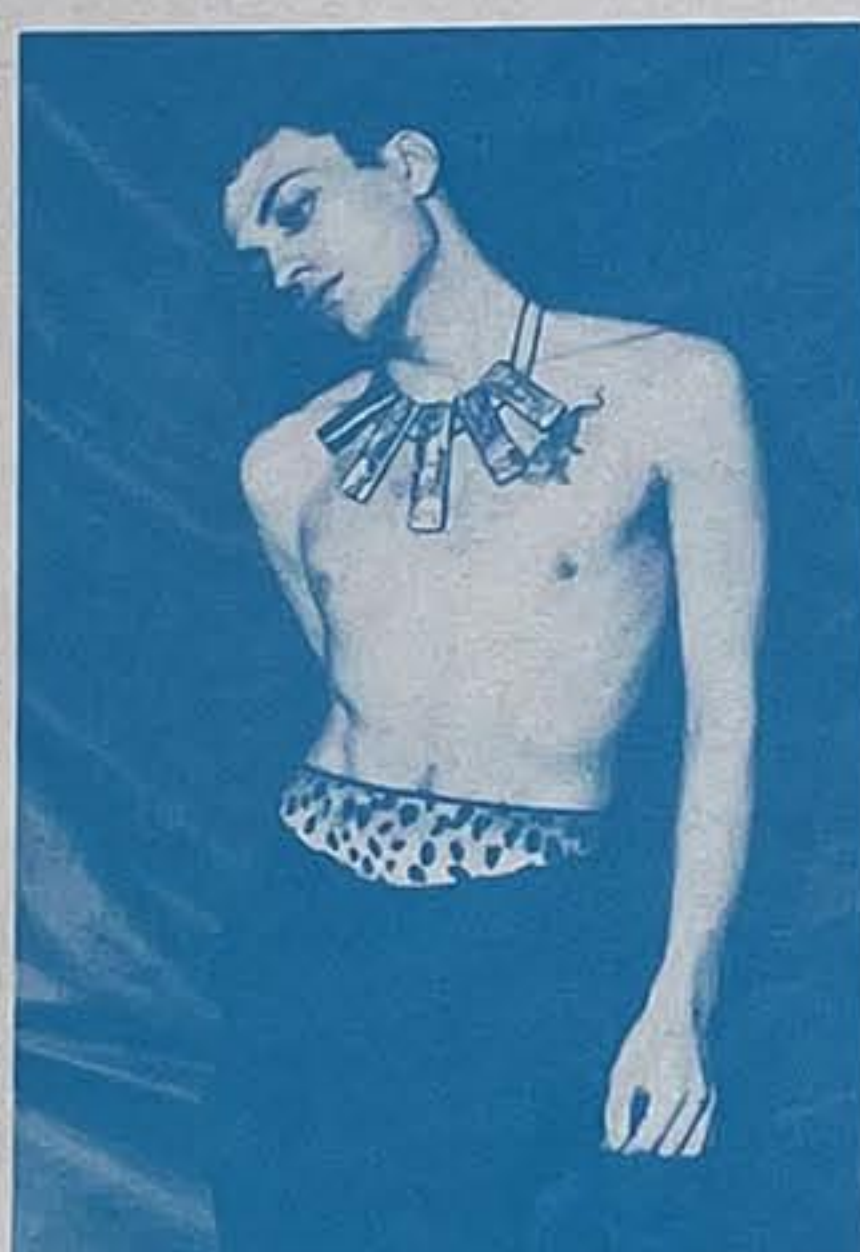
3

GARÇONS SAUVAGES

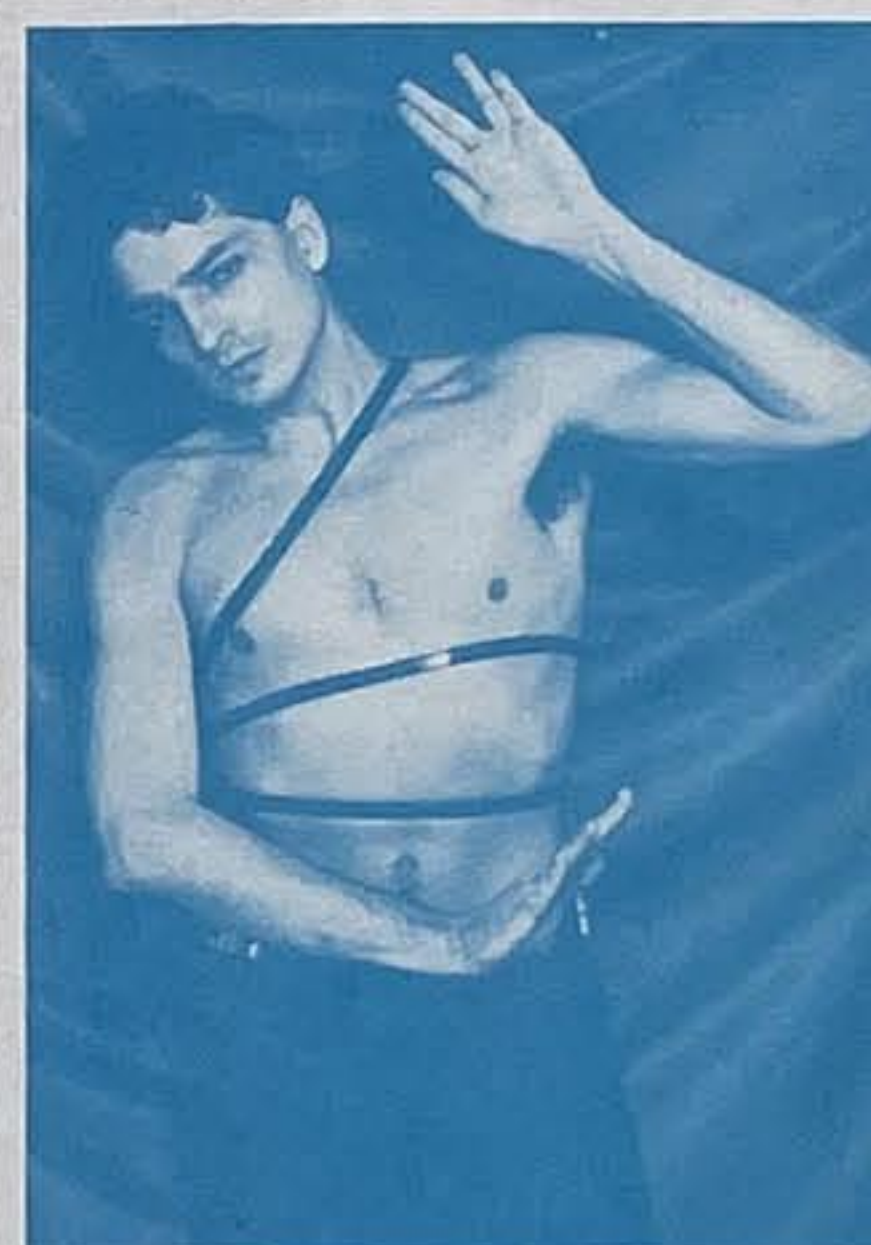
1



2



3



1 JEAN-LOUIS AUBERT

Bracelets en vulcanisé ornés de boulons en métal.
(Marité et François Girbaut)
Ceinture boudin en cuir noir.
(Silva di Roma).

2 DANIEL DARC

Collier et bracelet en cuivre jaune et cuivre rouge.
(Jacqueline Coq)
Ceinture léopard.
(Yvan et Marzia).

3 PHILIPPE PASCAL

Ceinture étroite et longue ficelant le buste.
(Kamikaze)
Ceinture en box noir cloutée d'argent. (Hermès).

PHOTOS
PHILIPPE DJANOUMOFF
TEXTES
JIM MORRISON

Extraits de *Seigneurs et Nouvelles Créatures* et
d'*Une Prière Américaine*
(Christian Bourgois éditeur).

Ô - ENFANTS - DE - LA - NUIT -
QUI - D'ENTRE - VOUS - SE - JOINDRA - A - LA CHASSE - ?
VOICI - QU'ARRIVE - LA - NUIT
AVEC - SA - LEGION - POURPRE -.
RETIREZ - VOUS - MAINTENANT - DANS - VOS - TENTES - & - DANS - VOS - REVES -.
DEMAIN - NOUS - ENTRERONS - DANS - LA - VILLE - OU - J'AI - VU - LE - JOUR.
JE - VEUX - ETRE - PRET -.

- JIM MORRISON -
(The celebration of the Lizard)

MODE

GLORIA



Un matin il s'éveilla dans un hôtel vert Avec une étrange créature



qui grognait à ses côtés. La sueur perlait sur sa peau luisante. (Jim Morrison)

MODE

DANIEL DARC



La caméra est une machine androgyne, une espèce d'hermaphrodite mécanique. (Jim Morrison).

MODE



Le voyeur est un masturbateur, le miroir est son symbole, la fenêtre sa proie. (Jim Morrison)

M U Z I K K R O N I K



THE CRAMPS

"Smell of female"
New Rose

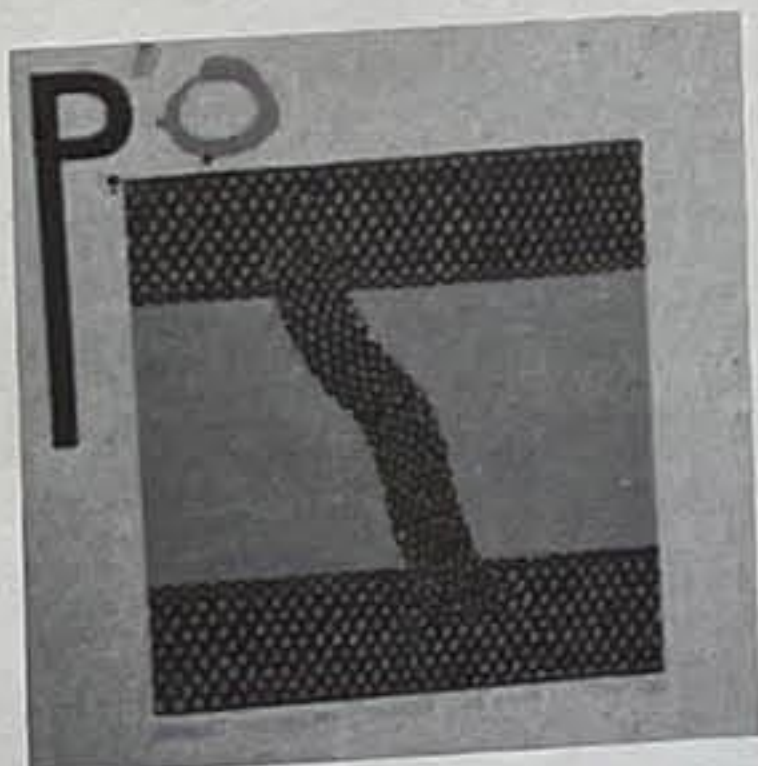
Les champions du trash californien enfin de retour. Un "live" qui ruisselle, déverse des effluves de vomissures électriques. Démesure et exhibitionnisme maximum. A commencer par la pochette sur laquelle Poison Ivy s'offre dans tous ses états. Un voyage sans passeport dans l'hystérie, à contre-courant des modes.



FLUE

"Vista"
Divine (dist. Madrigal)

Rythmiques rock calmes et doucement hypnotiques qui dérapent tout d'un coup dans une nouvelle musique mi-pop mi-classique, fraîche et envoûtante. Deux poly-instrumentistes à l'affiche, Edward Gijsen et Corrie Bolten, le guitariste-violoniste de Mecano. La Hollande nous étonnera toujours.



P'O

"Whilst climbing thieves vie for attention"
Rough Trade (import)

Pour ceux qui se souviennent de Wire comme d'un immense groupe méconnu : sont présents dans ce P'O, Graham Lewis et Bruce Gilbert deux des créateurs. Danse froide et synthétique. Voix délirantes sur musique répétitive. Recherches et avant-garde sans ennui. Stimulant parce que profondément intelligent.



THE GO-BETWEENS

"Send me a lullaby"
Rough Trade (import)

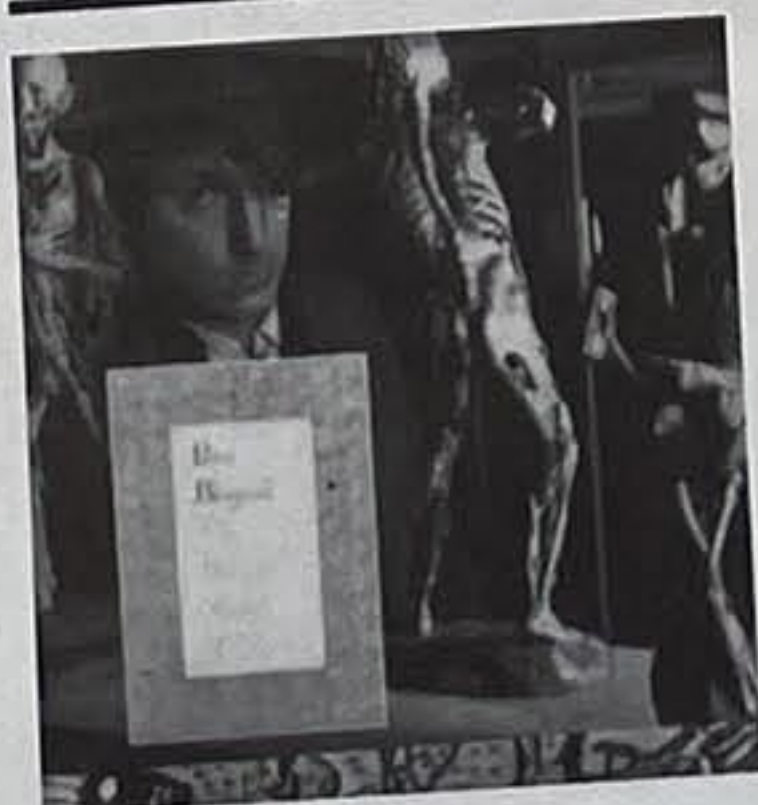
Un enregistrement déjà ancien (juillet 81) de ce trio australien. Pour amateurs de dérives sonores, de fragilité instrumentales et vocales. Des airs du Velvet revisité. Une même simplicité harmonique pour des états d'âme qui évoquent le spleen. C'est beau, lent, métallique, fiévreux.



BASHUNG

"Figure imposée"
Phonogram

Bashung ne stoppe pas et poursuit la route de *Play Blessures*. Même déglut, mêmes brisures radicales, même course suicidaire. Et au diable les dégâts. Une belle constance. Plaisirs pervers et couleurs grises, suivez cette homme jusqu'au bout de la nuit. C'est comment qu'on freine ?



PETER BLEGVAD

"The Naked Shakespeare"
Virgin (dist. Ariola)

Un revenant qui connut autrefois une gloire éphémère dans le trio surréaliste Slapp Happy. Aujourd'hui, Peter Blegvad a modernisé le son de sa musique, il compose des chansons recherchées et désuètes à la fois, produites par Andy Partridge de XTC. Un disque hors du temps, plein de charme.



CONTRAST DIXI

R production
distribution

Un produit bouillant sorti de l'usine à rythme black de Paco Rabanne. Et curieusement Paris-sur-Seine sonne New-York Manhattan. Parce que le lead vocal chante en anglais, parce que ça ondule doucement mais efficacement, parce que c'est parfaitement maîtrisé. Du bon funk aux couleurs de la France, sans complexe. Fallait le faire ! C'est fait.



MINISTRY

"Work for love"
(dist. Ariola)

Un son anglais pour ce groupe américain. Le leader, Al Jourgensen, travaillait pour Iggy Pop et Alan Vega. Avec ce premier album, Al apparaît comme un futur grand songwriter. Exemple *Here we go*, description acide de l'artiste face aux trusts des majors compagnies. "Le prochain disque sera plein d'émotion, plus agressif", déclarait-il récemment. Après le coup d'essai, le coup de maître ?



THE GOLDEN PALOMINOS

OAO Celluloid

Place à l'improvisation. Bill Laswell de Material, le batteur virtuose Anton Fier, la guitare trafiquée de Fred Frith, les vocaux de Arto Lindsay se jettent à l'eau sans bouée. Musique à haut risque pour amateurs de sensations fortes. Rythme funky, stridences free, éclaboussures électroniques à tous les étages. Entre Père Ubu, Material et Cecil Taylor.



THE THE

"Soul Mining"
Some Bizarre (dist. CBS)

Sans conteste le disque révélation : une voix halucinée, à bout de souffle courant sur un foisonnement rythmique speedée. Puis la même, celle de Matt Johnson, romantique, désuète, pour ballade pop. La naissance d'une grande personnalité. A noter la présence de Thomas Leer et Joolz Holland. Très belle pochette. Pas d'hésitation !



MADE TO MEASURE

"Vol. 1"
Crammed Discs
(dist. Madrigal)

Les belges compilent des musiques de films, de théâtres, écrites par Minimal Compact, Tuxedomoon, Benjamin Lew, Aksak Maboul. Romances et hystéries, fantaisies et allégories : un cocktail Crammed. Et une des plus belles pochettes de l'année. Le début d'une collection.



JAH WOBBLE, THE EDGE, HOLGER CZUKAY

"Snake charmer"
Island (dist. Phonogram)

Super groupe mis sur pied par l'ex-PIL Jah Wobble avec la complicité du savant fou Holger Czukay et du guitariste flamboyant de U 2, The Edge. Réunion au sommet pour pratiques funky. Un prétexte qui n'exclut pas collages, interventions anachroniques, "scratcheries". Seule constante le balancement noir du rythme. Un tour de force réussi.



T.C. MATIC

Choco
Pathé Marconi Belgique
 T.C. Matic continue son exploration avant-gardiste. Arno Hintjens, la personnalité forte du groupe, impose son univers dérisoire et sublime dans ce collage dadaïste de sons et de mots. Après *L'Apache*, cet album confirme l'originalité de ce groupe à la tête de la nouvelle scène belge. L'avant-garde et le populaire n'ont jamais fait bon ménage. Le moment est venu pour T.C. Matic de prouver le contraire.



BEN SIDRAN

"Bop City"
Antilles/Island (import Phonogram)

Les rues de New-York et la nostalgie de l'époque be-bop. Ben Sidran parfaitement à l'aise dans le rôle du pianiste de club miteux. Un charme, une élégance dans les citations qui forgent le respect. D'autant que la voix et le piano swinguent avec le soutien de grosses pointures comme Phil Woods, Eddie Gomez, Steve Khan. Quand le jazz était claquement de doigts.



ABC

"Beauty Stab"
Phonogram

Le hold-up blanc de black music le plus intelligent du moment, cette suite logique de *"Look of love"* fait aussi penser à du Roxy Music recyclé. Un album pop de grand luxe, une esthétique sonore achevée, et Martin Fry plus star que jamais.



DOORS

"Alive she cried"
Elektra (dist. WEA)

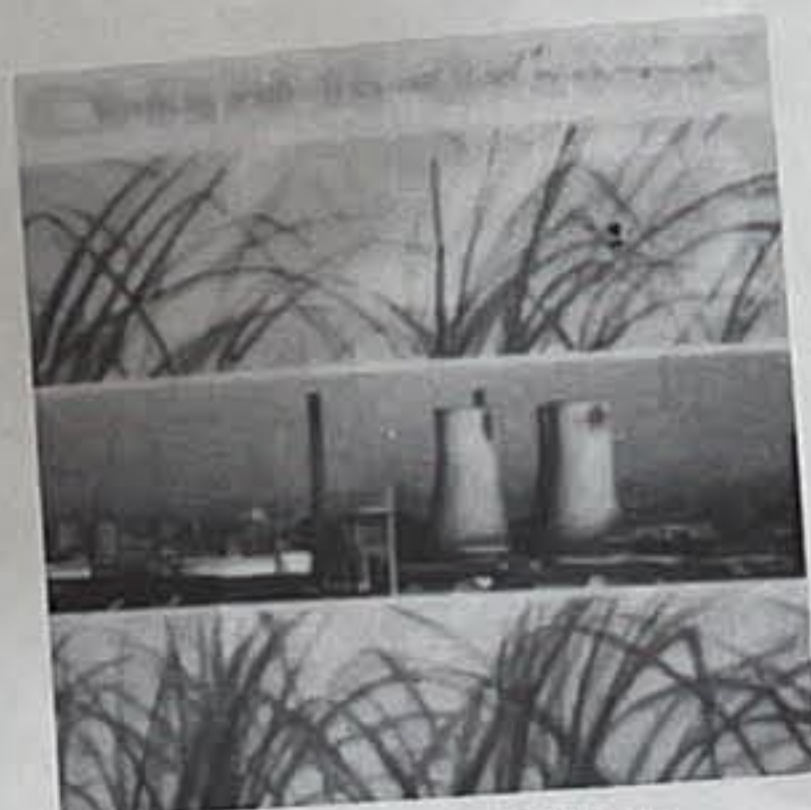
Mémoires d'outre-tombe. Le roi lézard accroché à la scène, suçant les mots et son micro. Grandiose, stupéfiant de modernité. Un *Gloria* (celui des Them) à l'arraché. Cérémonie païenne et le grand prêtre au sommet de son charisme vocal. Nostalgie avec les premières œuvres, *Light my fire*, *Love me two times*, *You make me real*. Beau à arracher des larmes.



U2

"Under a blood red sky"
Island (dist. Phonogram)

Bono et sa bande en liberté. Passion, emphase dans la voix et déferlement sonore tous azimuts. L'enregistrement live dans toute sa splendeur pour un grand groupe populaire. Une sélection de titres inattendus avec le classique *Sunday Bloody Sunday* et ce qui est fait pour nous plaire: *Gloria*, sublime perle du U2 des débuts. Indispensable.



CHINA CRISIS

"Working with fire and steel"
Virgin (dist. Ariola)

Second album réussi pour ce groupe original de Liverpool. Du rock standardisé, oui, mais qui cache une richesse instrumentale, un art de la surprise et de l'enluminure. Mélodies élastiques, rythmes légers, une musique qui rentre par une oreille et qui ressort par l'autre. C'est cela aussi, la pop...

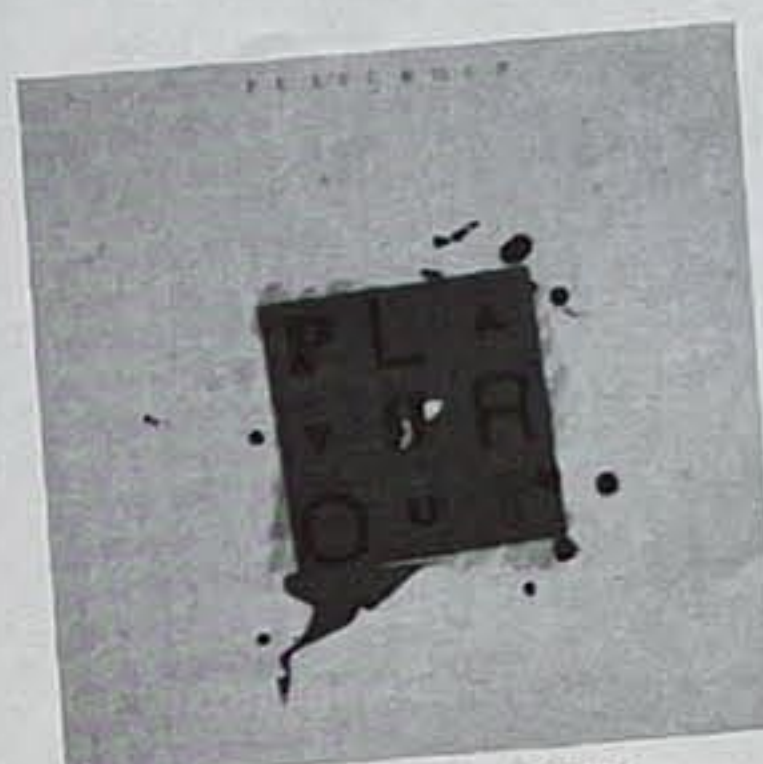
MAXI 45 T



THE SPECIAL AKA

"Racist Friend"
2 Tone/Chrysalis (dist. Ariola)

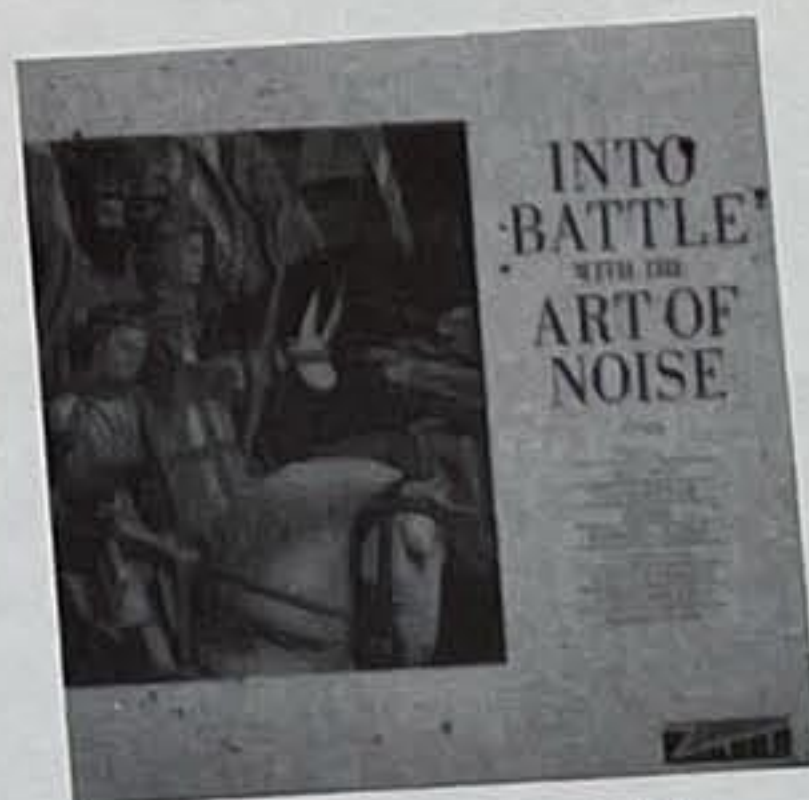
Formidable produit des métissages culturels. Musique à danser brûlante, en direct des tropiques de... Brixton. Ska, reggae et défonces rythmiques et ce qui ne gâche rien avec humour.



PLAYGROUP

"Playgroup"
Mankin (Virgin)

Dans la célèbre Dance-teria new-yorkaise, ils s'épuisent aux basses besognes. Un jour, ils décident de monter sur scène. Un français passait par là: résultat leur premier disque est tricolore. Minimaliste, synthétique. De la danse musique bien dessinée qui peut faire chavirer les hit-parades.



ART OF NOISE

"Into Battle"
Island (dist. Phonogram)

Concoction industrialo-minimaliste pour ballet moderne démentiel. Un tripatoillage électronique avec batterie métronome: les computers jouent, les hommes regardent. Trevor Horn est aux commandes: la machine crépite et secoue ses "puces". Soundtrack pour orgie mécanique, avec parfois des plages de repos. Etonnant.



SKUNKA- DELIQUE

Mankin (Virgin)

Un quatuor américain qui a transité par Paris un temps sans éveiller l'intérêt de la critique. Effet de boomerang, il nous revient grâce à un label français. Parfum sixties mais torturé par les années 80. Un petit côté B 52 et l'espoir d'une carrière comparable. La new-wave qui avoue ses racines. Prometteur.



KING KURT

"Destination Zululand"
Stiff (dist. Ariola)

La mode en Angleterre est à l'Afrique. Les bons sauvages sont cette fois colonisés musicalement. Après Mc Laren, les petits rigolos de King Kurt dans un grand éclat de rire "pop" pastichent les corps expéditionnaires. L'enveloppe est laide mais la mélodie obsédante. De la BD dans les charts.



GRAND- MASTER FLASH & MELLE MEL

"White Lines"
Vogue

Le grand maître rapper, poète des rues chaudes confirme. Après l'étourdissant *Message*, voici *White Lines*. Diction incomparable sur les secousses de la basse. Même humour qui pointe, même sex-appeal. Sans doute ce qui se fait de mieux dans la musique noire. Suprême exercice de style et extase garantie. The Last Poet.

QUINCAMPOIX SUPER-STAR

On se souvenait d'elle à cause de ces dames vêtues de noir qui à l'ombre des portes cochères exhibaient les lanières de cuir de leurs fouets.

Par quel miracle Paris se découvre subitement une rue chic et mode, une coulée "branchée", au milieu de l'enfer à touristes et clodos que devient de plus en plus Beaubourg.

Comme certaines artères de Rome, dès la tombée de la nuit, ce havre de paix à l'abri de la fureur "pompéienne" est pris d'une fièvre réjouissante : Quincampoix est une super-star que l'on vient honorer.

Restaurants, bars, boutiques qui fleurissent mais avec un esprit de village : on est entre paroissiens.

Une rue habitée par des célébrités comme les sœurs Labecque, John Mac Laughin, le dessinateur Fred, qu'arpentent Mick Jagger, Al Jarreau, Brian Eno, Bowie, Gainsbourg etc...

Avec pourtant une frontière au niveau de la rue Rambuteau mais qui ne demande qu'à disparaître.

Voici un itinéraire fléché pour pénétrer l'univers de cette super-star.



QUINCAMBOSSE. AGNES FAURE ET MARIA REGINA ET YVONNA.

N° 13 QUINCAMBOSSE

Sublime restaurant, salon de thé. Des jeunes filles polonaises en robe de bure vous servent tartes chaudes aux légumes, desserts divins et boissons aux fruits frais. C'est aussi une galerie d'art réservée aux amis (entre 40 et 80 F).

N° 15 COPYRIGHT/STUDIO

A la fois restaurant (le Studio), et bar (Le Copyright), un lieu "chèque" tendant à l'art nouveau. On y dîne dans une ambiance feutrée entre gens d'un même monde (environ 100 F). On peut y prendre un verre tard la nuit à l'ombre de hauts parleurs qui déversent les dernières productions "élitistes". Superbes caves et alcôves pour s'isoler.



UN SOIR AU COPYRIGHT.

N° 39 GALERIE ZABRISKIE

Une des plus grandes galeries de Photos du monde puisque Zabriskie Paris n'est que la petite sœur de Zabriskie New-York. Le top dans la photo mais aussi des expositions de peintures, de sculptures d'artistes essentiellement américains.

N° 41 LE CASABLANCA

En quelques mois ce bar-video est devenu le temple des fous de video clips. Sur grand écran, sur moniteurs, le nec plus ultra de la production cathodique. Décor bleu pour images en folie. Sélection à l'entrée mais une fois à l'intérieur, on y croise stars et starlettes, musiciens en tous genres. (Boisson 45 F).



JAIS, LE ROMANTIQUE DE LA NUIT... A CASABLANCA

N° 42 TWINS

Superbe boutique de fringues "retro", essentiellement années 50. Loin de la friperie en gros, le raffinement dans le choix, la qualité. Animée par deux sœurs jumelles (le pourquoi de ce nom) Twins reste ouvert tard la nuit : en cas d'urgence (besoin d'élégance originale), on peut donc trouver la veste lamée, le spencer ou le manteau qui font la différence.

TWINS. DOMINIQUE (A GAUCHE) ET VERONIQUE (A DROITE).



N° 43 LE PHIFY'S

Un restaurant animé par un des personnages célèbres du petit monde rock, le "colossal" Phify's. Garde du corps de Gainsbourg, Téléphone, vedette des spots-Télé, il a ouvert avec ses amis de Rosebud, cet endroit pour en faire le repaire des musiciens affamés des après concerts. Une nourriture généreuse comme le patron, servie jusqu'au petit matin (8 h). On y croise bien entendu les membres de Téléphone mais aussi d'autres grosses pointures du rock français. (Autour de 150 F). PHIFY : PHORCE ET RESTAURATION



N° 46 LE FRANCOPHONE

Bar et restaurant intégrés dans le Centre Culturel de la communauté de Belgique. Est devenu le refuge des intellectuels, artistes, journalistes qui fuient l'atmosphère étouffante et sordide de la place Beaubourg. Bières en tous genres, évidemment mais aussi menu sobre et bon marché (50 F). C'est aussi l'entrée presque obligée de la merveilleuse petite salle qui alterne concerts de rock belge (Jo Lemaire, Tueurs de la Lune de Miel) et films, pièces de théâtre.

DENIS, AU FRANCOPHONE

N° 47 OUTSIDERS

Boutique de fringes "sélectionnées". Essentiellement des cuirs, des combinaisons d'aviateurs. Et pour vous conseiller, ce qui ne gâche rien, un superbe mannequin suédois et ses amies. Comme son vis-à-vis Twins, Outsiders est ouvert la nuit.



EVA ET LOUISE LES BELLES "OUTSIDEUSES"

N° 51 BARZACCHI'S IDEAS

Galerie d'art qui présente les œuvres du responsable (sculpteur) mais aussi d'artistes importants (Marianne Clouzot). De splendides caves "antonioniennes" dans lesquelles Juliosesare (c'est son nom) invite ses amis à des concerts de musique du XVI^e et XVII^e siècle.



MARIANNE CLOUZOT GALERIE BARZACCHI

N° 53 PACIFIC PALISADES

C'est le restaurant qui a mis la rue Quincampoix sous les feux de l'actualité "nocturne". Dès son ouverture, il est devenu le passage obligé de toutes les célébrités de la mode, du show biz, de la pub, du cinéma. Déjà un classique, bourré chaque soir. En sous-sol, dans une belle cave, piano bar pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'installer en haut mais qui veulent pouvoir dire : "j'y suis allé". Grande terrasse "tropicane" (voir et être vu) - (Entrée 150 et 200 F).



RENE POURCHERESSE (A DROITE) ET PASCAL RAMBAUD A PACIFIC PALISADES

N° 69 SARAH LOU

Tout pour rockers en tous genres (Rockabilly, Punk, Glam, Hard). Vente en gros mais aussi au détail. En direct de Carnaby street à Londres. Unique dans la capitale.



ROCK AU SARAH LOU

N° 82 GALERIE CROUZEL

Du nom de sa propriétaire, une des grandes galeries d'avant-garde. Beaucoup d'audaces jusqu'à des expositions de classiques de l'art moderne comme Gilbert and George. Un très bel espace qui recevait récemment l'artiste "rock" tchécoslovaque Jiri Jeorg Dokoupil.

DE DROITE A GAUCHE : CHANTAL GROUZEL, GHISLAINE HUSSENOT ET CATHERINE GROULT.

N° 107 BETTY BLUE

Une des dernières boutiques apparues. Des ceintures, des colliers en cuirs, os et pierres. Des vêtements. Très beau et classe. Une décoration "high rech" dans laquelle trône parfois une Harley noire.



BETTY BLUE

MUTABARUKA

(suite de la page 26)

A PLEINE VOIX...

Pourtant Mutabaruka n'est qu'un de ceux à qui la "poésie" était par définition interdite : "A l'école, il fallait apprendre tous ces poèmes anglais qui ne nous concernaient jamais. Nous n'avions pas le droit d'écrire avec notre langue, celle que nous parlons tous les jours et que les jamaïcains "bien élevés" apprennent à regarder de haut. Moi, c'est contre l'école que je me suis mis à écrire des poèmes ! Pas avec..." Il mettra du temps à admettre qu'il y a aussi des éléments universels dans ces poèmes anglais : "C'est vrai. Mais on verra plus tard... Comment demander à ceux qui n'ont rien de regarder toujours ailleurs ?" Mutabaruka met aussi un point d'honneur à ne pas être confondu avec les toasters de reggae baratineurs : il est fier lui d'écrire des textes d'autant plus que le texte écrit

n'a aucun statut en Jamaïque. Il veut, par son travail, amener les gens à lire, ce qui le démarque d'un Big Youth par exemple qu'on avait surnommé le Journal humain parce qu'il disait les nouvelles. A Brixton, Mutabaruka a tenu la scène sans le secours d'aucune musique : des textes à pleines voix comme disait Maiakovski qui fit aussi l'expérience des lectures publiques : sa présence physique leur donne corps. Il est accusation et souffrance vivante, comme il est aussi le lutin qui échappe à ses ennemis par sa malice. Pourtant il y aurait injustice à le prendre pour un acteur. Il fait bien mieux que de rendre vivants ses poèmes ; pas de ces trucs de voix qui rendent si pénibles les lectures. Son truc, si jamais il en a un, est ailleurs : Muta est ce qu'il dit.

Ses rapports avec le reggae sont aussi symptomatiques de cette obsession de l'entière : certes il accepte les sons pour porter ses poèmes, à la manière jamaïcaine, mais pour son premier disque, Every I hear the sound, il fait stopper net

la musique chaque fois qu'il lui semble que les mots sont essentiels. Méfiant ! Depuis, il s'est un peu détendu, du moins en apparence, au point d'enregistrer un 33 t, Check it ! avec les excellents musiciens du High Times Band de Chinna Smith. Mais en aparté, il continue à exprimer ses réticences : "je ne fais pas partie du monde du reggae, man..." Le disque, sans doute la seule occasion pour beaucoup de découvrir Mutabaruka, n'est pas mauvais : loin s'en faut ! Il est suffisamment tendu et lourd pour qu'on courre l'acheter et découvrir notamment ce merveilleux poème sur les prétendus "fous", With me lickle Butta pan ; mais pas assez pour qu'on puisse prétendre, après écoute, avoir fait le tour du "cas" Muta. C.P.

Discographie

- Everytime I hear the sound, 45 t High Times
- Hard times love, idem
- Drugculture, idem
- Check it, 33 t Heartbeat (dist. ADA)



PACO RABANNE



PHOTO G. TOURJMAN

MUSIQUE . PARFUMS . COUTURE

7, RUE DU CHERCHE-MIDI

75006 PARIS